L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

74me VOLUME. — 21me ANNEE

SOMMAIRE DU N° 5 (Mars 1907)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES

doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, *Rue Saint-Merri*, 23 — *PARIS*

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à ous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* parait régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)

PARTIE EXOTÉRIQUE

LETTRE A UN DÉBUTANT

Mon cher ami,

Vous me demandez de vous guider dans les Études nouvelles que vous voulez commencer, et de vous dire mon opinion sincère sur la décision sérieuse que vous venez de prendre. Personnellement, je crois qu'aucun Être n'en peut guider un autre et se poser comme son maître, mais je sais aussi que l'avarice intellectuelle est pire encore que l'avarice matérielle, et qu'on doit toujours partager la petite lumière qu'il a plu à l'Invisible de vous donner. Aussi, je ne veux pas vous refuser, et le peu que je sais est à votre disposition.

Vous avez été conduit, comme beaucoup d'autres, par la curiosité et aussi parce qu'après de longues méditations le néant des théories matérialistes vous est apparu. Vous avez été forcément éloigné d'une philosophie réduite, pour se maintenir, à nier férocement et de parti pris, tous les phénomènes qu'elle ne peut expliquer, entre autres, ceux du sommeil et du rêve. Mais cette curiosité, ce désir de savoir qui

vous a poussé, n'étaient en eux-mêmes que des *résultats*. Vous verrez plus tard quelle en était la cause profonde. Il faudra pour cela que vous appreniez à vous connaître, à savoir ce qu'est en réalité, cet organisme matériel en les cellules duquel vous placez jusqu'à présent votre personnalité, votre « *moi* ». Il sera nécessaire que vous preniez peu à peu conscience des principaux états de la matière, depuis l'état solide jusqu'à ceux où elle est animée de mouvements vibratoires auprès desquels l'état radiant n'est rien. Il faudra que vous mettiez peu à peu de côté la plupart des idées qui encombrent votre cerveau, que vous sachiez enfin reconnaître l'Unité là où vous n'avez vu jusqu'ici que la Diversité ; l'Intelligence où vous n'avez vu que des forces aveugles ; la Volonté consciente au lieu du Hasard, la Vie au lieu de la Mort.

Et vous n'aurez pas seulement à lutter avec vous-même et la fausse personnalité qu'ont créée vos études ; vous devrez encore subir les attaques de l'ignorance et de la haine. Il vous faudra non seulement traverser le royaume du *Doute*, pour mériter un jour la *Certitude*, mais encore vivre longtemps en pays ennemi, pour pouvoir pénétrer enfin dans la Terre promise, dans le royaume de la paix du cœur. Je ne vous dis pas cela pour vous effrayer, si vous me croyez, ou pour risquer de détruire en vous la confiance que vous avez cru devoir placer en moi, vous le comprenez ; mais parce qu'il vaut cent fois mieux ne pas commencer si l'on doit s'arrêter en route. Il ne faut jamais se presser. Voyez donc, si l'élan intérieur que

vous sentez vous semble assez fort pour vous conduire au moins jusqu'à l'entrée du Sanctuaire, et dites-le moi dans votre prochaine lettre ; je vous répondrai de suite.

Votre ami,

G. Phaneg.

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Aux approches de la mort [1]

Il est probable qu'à part certains points généraux chacun de nous éprouve, aux approches de la mort, des sentiments en rapport avec lui-même.

Voici les miens avec les circonstances qui les ont environnés :

J'entrepris en février 1904 une longue tournée de conférences avec le camarade Girault. J'avais choisi pour titre *Prise de possession*, et Girault *Vers la cité meilleure*. Les deux conférences se complétaient l'une l'autre; on pouvait les faire cent fois sans que ce soit de la même manière, puisque la prise de possession de la terre par l'humanité commence au milieu des ruines du vieux monde à travers lesquelles croît le germinal nouveau; c'est dans ces décombres que cherchent à s'orienter les peuples vers une existence meilleure, plus consciente et plus haute.

La tournée devait comprendre une trentaine de villes de France, la Corse et l'Algérie.

(1) Communiqué par M. Arnould Galopin que nous remercions vivement au nom de tous nos lecteurs. On sait que Louise Michel fut considérée comme morte quelques mois avant sa mort définitive. Elle revint à elle et le présent récit *entièrement écrit de sa main* raconte ses observations à ce moment.

Calais, Roubaix, Tourcoing et Liancourt eurent les premières conférences, puisque je venais d'Angleterre.

Une tourmente de neige nous ayant enveloppés à Liancourt, je commençai à lutter contre une grippe tantôt vaincue, tantôt la plus forte.

A Troyes, où je passai quelques jours, le médecin et les camarades s'opposèrent à ce que j'allasse faire la conférence de Chaumont ; je ne voulus pas faire occuper de moi en résistant, mais je sentais que ma volonté serait moins puissante ; la volonté se fausse comme l'acier d'une épée ; il me semblait qu'en allant à Chaumont je serais guérie ; c'est à Chaumont que j'ai fait mes études et Chaumont était avec Paris les seules villes que j'avais vues avant mon voyage de Calédonie.

Lorsque j'allai à la Conférence de Toulon je crus avoir cette fois raison du mal, et c'était dans cette conviction que je parlais à la fin de mon discours. Mais une fois à l'hôtel Terminus, où je devais prendre un ou deux jours de repos, c'était moi qui étais vaincue, la grippe s'était changée en congestion pulmonaire.

Je descendis rapidement à un tel état que je songeais à cette expression qui peint l'anéantissement de toutes les forces du corps, *la guenille humaine* ; il me semblait en effet que mon corps traînait comme une loque, la pensée s'étant extériorisée le regardait ainsi que tout autre chose. Aux approches de la mort, tout devient sensation, d'abord dans des conditions comparables à celles de l'aiguille d'une boussole cherchant le nord pendant les cyclones ; les sens peuvent être employés l'un pour l'autre, ensuite ils semblent être

un seul les réunissant tous; il m'a semblé lire à travers mes doigts des dépêches que mon amie Charlotte tenait dans ses mains.

L'agonie se compose de trouble plutôt que de douleur; on se sent glisser dans les éléments avec deux impressions, l'une vous emportant comme au fil de l'eau, l'autre disséminant dans l'espace l'être dont les molécules se désagrègent comme un arome se répand dans l'air ou une matière colorante dans un liquide; cette sensation n'est pas sans douleur, il semble qu'elle pourrait durer longtemps ainsi.

La pensée se matérialise en symboles, en tableaux et sous cette forme elle est plus intense et plus haute. Les souvenirs se composent des impressions éprouvées autrefois qui se renouvellent plus fortes; c'est ainsi que me revenaient des sensations du même ordre que celles qui m'étaient présentes avec plus de puissance par la situation même.

En Calédonie, par un cyclone le ciel, la terre, l'océan n'étaient qu'une seule nuit où mugissaient les éléments déchaînés, tandis que des torrents d'eau se versaient dans les flots qui montaient précipités, cherchant à escalader le rivage de leurs griffes blanches d'écume; je m'attachais aux rochers pour résister aux hurlements des abîmes qui m'attiraient au fond, pensant que nous avions au fond des temps vécu dans les éléments; j'avais cette même impression en glissant dans l'infini avec la certitude que la mort est un retour aux éléments.

Il me souvenait d'une impression aussi de l'infini, mais pourtant d'un autre ordre : l'un de mes amis,

M. Huot, jouait sur son violon un morceau composé par un nihiliste, qui n'a pas laissé son nom en mourant, je ressentais la sensation d'autrefois, celle d'un gouffre encore dont on aurait dans l'ombre frappé de ses bras les étroites et humides parois; là encore, c'étaient les éléments qu'on entendait comme pendant les cyclones, mais qui chantaient.

Quand il est devenu difficile de parler, que la voix n'est plus qu'un souffle ne pouvant qu'à peine évoquer une vibration dans la gorge où la soif a disparu, quand les membres sont pesants comme le marbre, un grand calme s'est fait, les choses paraissent naturelles, on se regarde du haut de la pensée, le corps étendu devant elle; on ne se demande pas si l'on va vivre ou mourir, on regarde et c'est tout; on regarde là et ailleurs, par tout le monde qui semble devenu plus petit, trop petit pour que la race humaine ne soit pas un seul peuple. On regarde près et loin les morts et les vivants, et comme autour d'une pierre jetée dans l'eau, sont autour de vous des cercles concentriques, ces ondes, d'électricité sans doute, s'en vont loin, très loin.

Le temps pèse comme un bloc, le passé semble encore, l'avenir est déjà, la personnalité a disparu et l'on regarde toujours, on est soi-même un regard. Devant les yeux une nébuleuse s'est étendue pareille aux grands brouillards; dans la chambre je ne distinguais plus les personnes que par la forme, la stature, comme si les personnages étaient de grandes ombres chinoises.

Au loin, la pensée se matérialise toujours par images,

la guerre apparaît comme une immense tache de sang avec des morts, des mourants, des chevaux sans cavaliers, les crins au vent, et plus loin le grand désastre battant son plein, les mères, les petits, les vieux abandonnés, l'incendie éclairant les ruines; la flamme, la peste comme au temps jadis, et pourtant l'humanité parvenue à la prime jeunesse de la race, le vieux repaire est peu à peu envahi par la lumière, la science, la vérité comme les cavernes pleines de fauves ont été, après la trouvaille du feu, envahies par les primates humains, la torche à la main.

Comment je suis remontée de là, je n'en sais rien; c'est une réelle et cruelle douleur quand les molécules dispersées ou prêtes à l'être se rejoignent et qu'on remonte le courant de la vie, que la voix éteinte passe de nouveau à travers les lèvres déjà immobiles.

Est-ce le courant sympathique venant de partout vers moi qui est venu en aide aux soins de Charlotte et du savant docteur Bertholet, une chose surtout m'a frappée, c'est que je dois m'efforcer de mériter cette sympathie trop grande pour un seul être, tandis que tant d'autres tombent oubliés de tous.

Je me suis dans mon étude sur moi-même trompée sur l'évaluation du temps, malgré les péripéties de la maladie il m'a paru plus court.

Lorsque j'ai commencé à me trouver mieux, j'évaluais à une huitaine de jours l'agonie qui avait duré près de quatre semaines; j'ai pensé alors à ces contes où le sommeil qui a duré cent ans et plus semble quelques heures.

Et pendant ce temps-là, là-bas en Orient, la ques

tion se dénoue à coups de hache, le riz de Mandchourie germerait dans le sang au bénéfice des financiers russes et des financiers japonais pour la plus grande gloire du tzar, si les étudiants et les moujiks laissaient passer l'heure du 89 ou du 93 du Nord.

La fraternité entre les peuples se cimente par tant de sang versé que nul assaut des despotes ou de leurs inconscients troupeaux n'en pourra plus désagréger une parcelle.

Et concernant la guerre et les désastres, si les leçons données à la race humaine par tous les grands bouchers d'hommes n'étaient pas enfin comprises, ce serait à croire les hommes plus stupides que les animaux.

Tandis qu'avec la jeunesse du vingtième siècle une ère nouvelle se prépare toute de science et de paix, où tous et chacun useront pour leur bonheur et celui des autres des sciences, des arts, des découvertes que feront les cerveaux plus larges et les cœurs plus grands.

LOUISE MICHEL.

Quantité et Qualité

Le sceau de Salomon, figure de radieuse et initiatique synthèse, offre à qui veut s'épurer par la Méditation (sœur cadette de la Prière), d'inépuisables enseignements.

Il est une combinaison vraiment esthétique, et ce, au sens le plus complet que l'on puisse donner à ce mot, du cercle, de la croix, de deux triangles équilatéraux, et d'un hexagone, c'est une fleur dont le centre recèle, impénétrable à qui n'a ce cœur pur, dont parle le Sauveur, le secret du seul bonheur à envier, *car il ne passe point*.

Il est la clef des arcanes que l'homme pratiquant l'effort et la patience — et surtout le secours du ciel aidant — pénètre peu à peu en réalisant sa réintégration — voie ouverte par le Christ Rédempteur.

Mais cette lumière éblouissante est encore invisible à nos yeux que d'épaisses taies recouvrent. A peine quelques rayons percent, rares et peu ardents, mais dont la couleur si nouvelle, si spéciale, si pure, nous fait heureusement pressentir le foyer d'où elle irradie. Et puis aussi naît la délicieuse Espérance : ainsi les blancheurs lumineuses de l'aube permettent de pressentir les splendeurs de l'astre prochain.

Aussi bien pour nous le schéma magnifique est-

il un grand mystère ; et faute d'en saisir une signification générale, même vague, nous ne pouvons que le décomposer. Dans les signes que nous en extrairons, nous ne pourrons que découvrir des interprétations dont l'insuffisante clarté explicative est en raison directe de notre parfaite voyance, de l'épaisseur et du nombre des *écorces* dont notre âme est enveloppée.

Nous allons pour fixer l'idée à exposer nous aider des deux triangles équilatéraux que renferme le cercle en les prenant un à un.

De l'un, la base est à la partie inférieure et le sommet en haut.

Dans cette position, au simple point de vue du bon sens, il exprime une idée d'équilibre, de stabilité parfaite.

De l'autre, la base est à la partie supérieure et le sommet est en bas.

Ici nous avons une position anormale. Elle représentera une idée d'équilibre instable.

Ce triangle (nous ne parlerons que du carré qui offre ces mêmes particularités) est la seule figure *régulière* que l'on puisse indéfiniment choisir par elle-même.

Si nous connaissions la loi des nombres, il y aurait sans doute beaucoup de chose à tirer de la progression numérale qu'offre le triangle divisé par lui-même : 1, 4, 16, etc... Mais passons en faisant seulement remarquer que le triangle divisé par lui-même donne immédiatement le nombre 4.

Pour en venir au sujet de cette interprétation, sup-

posons donc le triangle divisé en un très grand nombre de cases. Dans le triangle, placé base en bas, en allant de bas en haut, nous passons de la multiplicité pour aller vers l'unité, qui est en même temps la qualité, puisque le triangle placé à la pointe est la représentation exacte de la figure complète, qui peut contenir autant de triangle que l'esprit pourra en concevoir.

Si nous plaçons le triangle, dans la position pointe en bas, que voyons-nous? En allant de bas en haut, nous partons d'un triangle unique et le nombre de case augmente à mesure que nous montons vers la base. Et l'on pourrait ajouter indéfiniment de nouvelles rangées de cases sans changer la forme de la figure, mais en s'éloignant en distance et en nombre du sommet. Pour donner une application de cette théorie, c'est ainsi qu'en augmentant indéfiniment le nombre des connaissances intellectuelles que l'homme en arrive à perdre de vue la notion simple et primordiale de la connaissance.

Dans le premier cas, partis de la quantité, du complexe, nous aboutissons à l'unité, à un *point fixe*; dans le second, partis de la qualité synthétique et parfaite (le triangle initial, mais renversé), nous allons vers la quantité toujours croissante, qui nous empêche d'avoir une notion exacte de la qualité, — nous en avons un exemple dans les théories philosophico-scientifiques de M. Le Dantec dont nous parlerons tout à l'heure où la qualité est considérée comme inexistante.

Si, pour revenir à l'application ci-dessus indiquée, chaque case de notre triangle représente un aspect des connaissances humaines, *un point de vue*, le moins qu'il puisse arriver, c'est que l'on prenne une division pour la qualité véritable, alors qu'elle n'est qu'un image, un reflet du tout, une partie d'autant plus infime que nous avons plus divisé la figure générale, ou que nous nous sommes éloignés du triangle initial — ce qui revient au même.

Si cette spéculation géométrique a quelque signification, peut-être pourrait-elle montrer une des plus grandes difficultés que rencontre notre raisonnement, à savoir : *Nous faire une idée* de la grandeur et de l'unité du Tout : expliquer Dieu — l'ineffable.

Le fait de concevoir harmoniquement un reflet de ce Tout, au lieu de nous inciter à l'humilité, sentiment qui devrait découler nécessairement, semble-t-il, de cette conception des choses, dans la majorité des cas, nous fait nous vêtir du manteau d'orgueil. Vaine puérilité, car il couvre mal notre douloureuse ignorance.

*
* *

Un des maîtres de la science moderne, de la biologie particulièrement, M. F. Le Dantec, a mis en épigraphe à un de ses ouvrages récents : *l'Athéisme*, ces lignes d'un sceptique, Rémy de Gourmont : « Ce qu'il y a de plus terrible quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve ». N'insistons pas sur le côté plutôt prétentieux de cette phrase et voyons quelle est la Vérité que M. Le Dantec a trouvée : c'est le Monisme. Nous

parlerons du livre tout à l'heure. Ce qui nous occupe pour le moment, c'est que par la science, par la science surtout, l'auteur a trouvé la Vérité.

Si nous posons la question : qu'est-ce que la science ? à M. Poincarré, savant mathématicien et logicien éminent, il nous répond : « C'est un moyen commode de nous entendre sur les rapports des faits entre eux. » Ses deux beaux livres : *la Science et l'Hypothèse* et *la Valeur de la Science* peuvent se résumer en ces quelques mots. C'est là un langage auquel les savants, qui remplacent Dieu par leur propre autorité, ne nous ont pas habitués. Et il y a un certain courage à dire cela à notre époque où la définition scientifique ou pseudo-scientifique est devenue le nouveau Credo (1). De même, M. G. Le Bon énonçant ses idées sur la dématérialisation de la Matière.

Mais cette définition peut-elle s'appliquer à la Vérité si facile à découvrir après les récentes découvertes de savants matérialistes modernes ? Certes non !...

Tandis que la Vérité est une chose absolue que nous ne saurions même définir d'une façon précise, tellement il nous est difficile de la concevoir, la science est par essence *relative*, n'est-elle pas, en dernière analyse, et pour nous servir de la définition de M. Poincarré : « un moyen commode d'exprimer les relations des faits » ?

---

(1) Ne lisons-nous pas dans le livre de M. Le Dantec, *la Vie et la Mort*, qui contient les toutes dernières vérités biologiques : « ... la mythologie dont le côté *gracieux* cache mal la *futilité*... »

La Vérité est immuable et nous tournons autour d'elle comme une spirale tournant autour d'un axe fixe — heureux lorsque nous en approchons — en attendant l'heure lointaine, mais certaine, nous l'espérons où nous pourrons y atteindre, nous y fixer...

La Science, au contraire, est une spirale tournant autour du désir que le péché a mis en nous et qui tournera indéfiniment, jusqu'à ce que le désir s'éteigne et nous laisse nus et simples, pauvres d'esprit, comme le petit enfant dont parle le livre saint.

La Vérité exprime la qualité.

La Science est la quantité.

Dans la Science, la Science objectivement parlant, la Vérité, qui est qualité, est représentée par la *loi de constance*, une, invariable, inéluctable, absolue; sa valeur, son identité n'est pas subordonnée au nombre de faits qui la démontre.

La science, au contraire, qui est quantité, et d'autant plus grande, qu'elle augmente en nombre de découvertes et de vérification dans ses hypothèses.

Nous avons voulu connaître, nous connaîtrons; mais ce n'est pas la Vérité que nous avons voulu connaître, car nous devions la connaître avant que les Chérubins ne fussent placés entre le Paradis et la vallée de larmes où nous errons, pèlerins de souffrance...

Il faut bien le dire : la science est un travail que nous avons à accomplir pour faire notre évolution, mais ce n'est qu'un travail parmi nos travaux, qu'un moyen, parmi ceux que le Ciel nous offre.

Et c'est, hélas! non seulement un moyen com-

mode de nous comprendre, mais aussi un moyen, trop commode, de satisfaire à la vanité de notre esprit.

Serviteurs nous sommes, soyons bons serviteurs, accomplissons notre tâche ; mais ne prenons pas le *moyen* pour le *but*, car enfin tout est là — et surtout, n'oublions pas, dut notre orgueil en souffrir cruellement, *que nous sommes des serviteurs inutiles.*

De nombreux savants cependant ont compris que la science ne répondait qu'au *comment*, ne s'appliquait qu'aux causes secondes et, par conséquent, restait muette, ou mieux aveugle devant le *pourquoi* et devant la cause. Mais combien de fois encore, Sisyphe inlassable, remonterons-nous notre rocher.

Lorsqu'un enfant nous pose une question d'un domaine expérimental, technique, il est souvent facile de lui éclairer le comment des faits qui attisent sa curiosité ; il ne s'agit point ici de vérité, mais uniquement de relations entre des effets.

Mais s'il nous pose une question comme celle-ci : « Pourquoi ne faut-il pas faire de mal à ses semblables ? » c'est plus embarrassant. Et si on lui répond : « Parce qu'il ne faut pas faire aux autres ce que l'on ne voudrait pas qu'il nous fût fait à nous-même », il peut répondre : « Et si je veux faire aux autres... etc. » Quel moyen misérable, pour employer une expression familière de M. Le Dantec, user pour lui montrer qu'il a tort ?

La vie qui, en fin de compte, est le seul vrai critérium, nous montre pourtant la non application de

cette Loi dans les grandes luttes où s'entre-détruisent les humains : luttes sociales, luttes politiques, luttes économiques (ironie des mots !), luttes des intérêts de toutes sortes.

Si la vérité était si facile à trouver, n'aurions-nous pas retrouvé l'âge d'or et en même temps l'âge d'amour et de fraternité.

Non, la seule lumière qui est en nous, étincelle de la grande vérité, nous en donne la preuve évidente : tant qu'il s'agit de *quantité*, il est relativement facile de démontrer, car cela affecte nos sens externes. Mais quand il s'agit de choses qualitatives et qui touchent nos seuls sens internes, quels mots, quels chiffres, quels signes en sauraient donner l'expression vivante et nullement insaisissable ?

Pour prendre un exemple : ce n'est pas seulement un sourd qui ne frémira pas d'une angoissante et douce émotion au prélude de *Parsifal*, mais aussi tous les sourds qui n'ont pas cultivé en eux le sens qui correspond aux hautes et purifiantes harmonies de cette prière.

Si l'on veut se reporter au triangle pointe en bas et qu'il faudrait s'imaginer un moment divisé en un nombre infini de cases triangulaires, nous dirons : certes chaque case contient bien la forme du triangle en entier, mais ce n'est qu'un reflet infime de cette figure et non le triangle lui-même, non la vérité.

Tout ce qui consacre en nous un effort vers la Trinité — appelons-la : Beauté, Vérité, Amour — dont la vérité n'est qu'un aspect particulier (et pour nos

faibles sens seulement, car ils ne peuvent concevoir l'unité) correspond à un pas de fait vers la Sainte Rédemption. C'est un anneau de plus scellé dans la chaîne sympathique des êtres.

Mais la science, qu'ajoute t-elle ? Elle change seulement la forme de la vanité des humains qui, comme l'indique si bien la fable de Pygmalion, deviennent amoureux de *leurs œuvres*.

Dans son domaine propre, dans le plan matériel où elle règne en maîtresse, elle ne réussit même pas à assurer un semblant de bien-être à ses adeptes.

Il ne s'agit point de décrier la science. Tout ce qui est a son incontestable utilité. Quand nous aurons épuisé tous les moyens de nous apercevoir que nous tournons dans un cercle dont nous ne sortirons qu'en le brisant, peut-être nous résoudrons-nous à regarder un peu en nous-mêmes et nous dire avec le Sage : « Je sais que je ne sais rien. » A ce moment, dans le terrain devenu propice, la divine semence pourra enfin germer.

*
* *

Je voudrais maintenant étudier quelques points du livre de M. Le Dantec.

Remarquons d'abord que cela a déjà été l'objet de maintes discussions, car l'auteur sur un vieux canevas n'a fait que broder quelques motifs nouveaux. Il y a eu de tous temps des philosophes niant à priori tout autorité — objective — comme le fait notre auteur, et ce, pour y substituer leur propre autorité subjective.

Les thèmes restent invariablement les mêmes, les variations seules changent.

Notre époque, fertile en négateurs du Verbe, est celle du verbiage ; et ceux qui nient le Logos le font renaître sous la forme logomachique. Pour nous, le Verbe s'est fait chair ; il est venu, consolateur et fraternel, nous aider à accomplir la Loi : l'œuvre de Rédemption. Pour les néantistes, c'est la chair qui se fait verbe, c'est le *Moi* qui édicte des lois à l'Absolu, au *Soi*.

Quand M. Le Dantec dit, c'est le fond même de son argumentation : « Rien n'est qui ne soit susceptible de *mesure* (sans vouloir tenir compte que ce n'est que le côté quantitatif des effets que l'on mesure), il entend, naturellement, de mesure que nos sens, nos seuls sens externes, peuvent apprécier.

Mais il n'est pas difficile de pénétrer profondément dans l'étude des phénomènes pour nous rendre compte que nos sens, et même notre raison — qui l'eût cru ? — nous feraient commettre erreur sur erreur, puisque la quantité seulement est considérée, si d'autres sens qui nous font connaître, ou sentir la qualité n'étaient là pour mettre au point *toutes nos observations*.

A s'en tenir au seul domaine où la Science moderne pénètre, par quel moyen mesurer telles radiations qui, selon M. Gustave Le Bon, échappent à tout contrôle ? Avec quelle *matière* fabriquera-t on l'instrument pouvant mesurer la *matière dématérialisée ?*

Alors même, pour ne pas nous attarder à de trop faciles mais embarrassantes questions, que nous au-

rions tout mesuré, en quoi serions-nous plus avancés? Que l'on nous permette de placer ici une lumineuse comparaison du docteur Papus : Quand nous saurions d'un livre : le nombre de lettres qu'il contient, le nom des caractères employés, la quantité de ses feuillets, leur épaisseur et leurs dimensions, son poids, etc., en quoi serions-nous plus avancé sur le contenu du livre ?

Cette tournure d'esprit, qui consiste à considérer toutes choses comme quantité mesurable, n'est pas un cas particulier de nos savants matérialistes modernes. Il y a là quelque chose de général. Dans tous les modes de l'activité, qu'elle soit sociale, politique, économique, commerciale, etc., il en est ainsi.

Certes tout n'est pas susceptible de mesure (et d'ailleurs qu'est cette *mesure* sinon une des formes de nos illusions) mais tout semblerait n'être destiné qu'à devenir prétexte à mesure. Et de là naissent dans le cerveau des hommes ces théories qui, à défaut de base solide, empruntent une apparence de vérité, d'évidence aux faits actuels tels qu'ils s'offrent à un examen un peu superficiel.

Placés entre les deux pôles, quantité et qualité, nous sommes puissamment attirés vers le premier.

L'auteur réédite l'invariable argumentation sur *la liberté absolue*. Placé sur ce terrain, il est facile de détourner les pensées du lecteur de ce non-sens : le déterminisme matérialiste, qui fait de la vie une sorte mécanique. Il satisfait sans doute à la logique pure de l'auteur, mais ne saurait s'adapter à la pauvre logique de sentiments des croyants qui ne trouvent

rien d'étonnant à ce que déterminisme (pas celui du matérialiste) et liberté coexistent.

Je dis liberté et non liberté absolue, car nous n'avons pas le droit de prononcer ce mot qui n'a aucun sens déterminé et déterminable parfait pour nous. Ni liberté absolue, ni déterminisme absolu, mais des contingences partout ; ne retrouve-t-on pas, par exemple, la loi binaire, de polarisation dans tout ce que nous observons ?

Et voici que nous en arrivons au Dieu anthropomorphe, car M. Le Dantec se complaît à nous montrer le classique (si j'ose dire) Père éternel présenté sous les traits du vieillard à grande barbe. Ce qui lui permet de retourner cette phrase du catéchisme qu'il prend naturellement à la lettre, pour faciliter sa tâche : Dieu fit l'homme à son image.

Pour l'auteur de l'athéisme (oh ! l'argument n'est pas de première fraîcheur !) c'est l'homme qui a fait Dieu à son image. Citons : « ... Car l'homme n'invente rien ; il a donné à Dieu ses propres attributs en les amplifiant et leur accordant une perfection absolue ; il exprime cela en disant que « Dieu a créé l'homme à son image ». Et autre part : « Je ne puis m'empêcher de demeurer effrayé devant l'outrecuidance de ceux de mes congénères qui croient en un Dieu dont on peut parler comme d'un homme. » Et voilà !

Cette idée, il est très agréable à l'auteur de l'exprimer, car, d'un paragraphe à un autre, il la ressasse sans cesse.

Pour ce qui est de « l'homme n'invente rien », je

serai le dernier à contester cette paraphrase de l'Ecclésiaste : « Rien de nouveau sous le soleil ». Même la thèse de l'auteur n'est pas nouvelle. Mais il ajoute « et ne sait qu'imiter ». Qu'imite donc l'homme lorsque naît et se développe en lui la croyance en Dieu ?

Il faut avoir éprouvé sur soi-même à quels besoins réels et profonds répond cette notion ; il faut avoir suivi la révolution psychologique subie par l'âme de tel homme qui athée hier, ou indifférent, a senti naître en lui la divine semence, puis germer et enfin s'épanouir, pour bien comprendre que les deux raisons principales que donne M. Le Dantec, comme cause de l'idée de Dieu chez l'homme : 1° l'imitation ; 2° le besoin d'explication, sont absolument à côté et n'expliquent rien.

Son système de la *tare ancestrale* (qui à tout prendre ne serait que l'aspect matérialiste du *péché originel*) manque de cette clarté et de cette précision que l'auteur prétend répandre dans ses ouvrages et ne fait que déplacer la question.

Si l'on naissait croyant et que l'on restât ainsi tout bêtement, simplement parce qu'un pithécanthrope, notre ancêtre eut peur de la foudre, etc., etc , il y aurait là au moins une apparence sérieuse ; mais sans compter le processus que suit la conviction de celui qui naquit croyant (si l'on peut dire), il y a le grand nombre de ceux dont la foi, *si commode* à en croire M. le Dantec (sans doute bien informé sur ce sujet) est le fruit d'une longue, laborieuse, et souvent douloureuse gestation et qui acquièrent les preuves adéquates à cet état dans des expériences qui, pour n'être

pas faites dans le laboratoire entre le creuset et la cornue, n'en ont pas moins une valeur essentielle et définitive.

Nous aurions eu beaucoup de choses à relever ; c'eût été allonger inutilement ces quelques notes. Nous n'en avons retenu que ces trois points, les plus saillants :

1° La prétention de *tout mesurer*, qui ne tient pas quand on comprend la relativité vraiment insuffisante de moyens, et la vanité d'un système philosophique découlant de telles prémisses ;

2° La liberté absolue qui rend toute élucidation puérile puisqu'il s'agit de traiter un sujet par l'absurde ; et enfin :

3° Le Dieu anthropomorphe, argumentation à la fois futile et trop sérieuse à discuter à fond.

Toutes les assertions de l'auteur peuvent s'y rapporter ; pour revenir à nos figures du début de ces pages, c'est le triangle pointe en bas : chaque rangée de case que l'on ajouterait ne changerait rien à la figure sinon à la quantité. Là justement est l'écueil : faute d'une vue synthétique née de la négation *à priori* de toute *autorité*, on s'expose à s'éloigner, en compagnie de la folle du logis infatigable, du point de départ que Socrate, il y a quelques siècles, nous énonçait : Connais-toi toi-même.

***

Pour nous la question est très simple, et, pour la résoudre, point n'est besoin de faire de gros volumes

qui ne prouvent rien — ici nous semblerions être d'accord avec M. Le Dantec. Tout ce que l'on a écrit pour ou contre ne répond qu'à un besoin — légitime d'ailleurs — d'expansion intellectuelle, et c'est tout. Aussi bien faudrait-il s'entendre d'abord, dans le cas qui nous occupe ici, sur ce que nous entendons par ces mots : *preuve* et *croire*. C'est cela le plus difficile, pour ne pas dire impossible. Il y a là un nœud que l'on ne peut défaire qu'en le tranchant. N'insistons pas.

Ceci dit, avons-nous besoin de preuves pour croire ? Certes, puisque nous possédons ce *besoin d'explication* que M. Le Dantec a pris comme argument pour démontrer sa thèse. Pourquoi ? Parce que nous n'avons pas médité suffisamment la réponse du Divin Maître à saint Thomas : « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ».

Alors que nous ne voulons pas voir ce qu'il serait si utile que nous vissions, nous nous usons à créer des systèmes qui, sans nous satisfaire jamais, flattent petite vanité.

Mais si nous avons besoin de preuves, en avons-nous ? en recevons-nous ? Je dirai encore : oui. Mais ces preuves, ce n'est pas dans les livres qu'elles sont, car les livres ne sont que les reflets, les résultats de nos appétits, de nos désirs intellectuels et sont tous faits à notre petite mesure ; ces preuves, la vie elle-même nous les apporte, elles se cachent ou plutôt se montrent à tout instant et dans tous les faits que nous vivons :

A chaque douleur, à chaque épreuve, à chaque

effort vraiment désintéressé et pur, c'est une pierre qui s'ajoute à l'édifice de l'Église intérieure.

Et dès que nous en pouvons voir le premier pilier jaillir droit et inébranlable des fondements si solidement et si harmonieusement cimentés, il nous est permis d'en concevoir vaguement le plan. C'est assez.

C'est trop parfois, et plus que notre *moi* orgueilleux n'en peut supporter, car nous nous attribuons souvent le haut mérite et nous nous en prévalons.

A la Samaritaine Jésus disait : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusqu'à la vie éternelle. » Que ne répondons-nous comme la femme de Samarie : « Seigneur ! donne-moi de cette eau afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici pour en puiser. » (Saint Jean, chap. IV, versets 13 à 15.)

GEORGES ALLIÉ.

Langage astral

Entretenir des lecteurs sérieux, en plein vingtième siècle, d'un art aussi discrédité que l'astrologie paraîtra à beaucoup une entreprise aussi frivole que téméraire.

Cette vieille science sacerdotale des prêtres d'Isis a bien perdu de son prestige depuis le jour où, l'imprimerie ayant jeté dans le public une profusion d'ouvrages astrologiques sans valeur,cet « art sacré »devint la proie des ignorants, des charlatans et des devins, qui,de nos jours encore exploitent la naïveté publique en débitant des horoscopes où des combinaisons d'ordre mystique remplacent entièrement — et pour cause — toute notion astronomique.

C'est ainsi que s'explique la profonde décadence de cet ensemble de hautes connaissances qui, à travers les siècles, ont toujours passionné les plus grands génies, depuis Ptolémée jusqu'à Képler, sans parler de plusieurs papes et prélats éminents.

Mais, à vrai dire,l'indifférence moderne à l'égard de l'astrologie tient aussi à la confusion extrême des idées émises sur ce sujet par les anciens et aux chimères qui encombrent trop souvent leurs in-folios poudreux. Mais

n'y a-t-il pas au fond de toutes ces élucubrations quelques rayons de vérité ? Les hommes ne subissent-ils point l'influence des astres ainsi que l'ont proclamé tant d'esprits supérieurs.

Quelques audacieux, fouillant ces antiques archives ont essayé de faire dans ces traités compacts, le triage de la dérive.

Un érudit, un ancien et brillant élève de l'École polytechnique, M. Paul Flambart a fait mieux encore. Il a interrogé, non point le livre des hommes qui versent si facilement dans l'erreur, mais cette merveilleuse Bible de la Nature dont les lettres sont des étoiles. Il appuie ses déductions sur des faits en soumettant ses travaux à une méthode nettement scientifique.

Nous devons à M. Paul Flambart les œuvres suivantes qui contiennent le résultat de plus de deux mille analyses de thèmes de nativité.

1° *L'Influence astrale* (1901), recueil d'articles parus de 1897 à 1901 dans différentes revues;

2° *Le Langage astral*;

3° *Études nouvelles sur l'hérédité*. Cette lecture est frappante. L'auteur, grâce à des thèmes fort nombreux — peu de théorie, beaucoup d'exemples, tel est son principe — nous met à même de juger par nous-mêmes et nous pouvons ainsi constater la réalité de l'influence des corps célestes.

Affirmation dont les conséquences et les résultats pratiques ne peuvent laisser indifférente la *Science*, cette grande prêtresse de la vérité.

Mais hélas ! la *Science* (officielle, bien entendu) est semblable aux vieillards, qui n'aiment point les nou-

veautés. Elle ne se départ guère de ses gestes hiératiques que pour fustiger les jeunes audacieux qui se hasardent dans les contrées inexplorées des connaissances humaines.

Et cependant une infinie curiosité, comparable à cette ivresse intellectuelle qui saisit nos pères à l'aurore de la Renaissance anime une jeune école de savants indépendants dont la hardiesse, fouillant les sciences maudites du moyen âge, a renoué, à la lumière des progrès modernes, la chaîne des traditions antiques. On sait quel fut le sort de M. de Rochas, l'illustre savant. Administrateur de l'École Polytechnique, il dut interrompre ses études fécondes de psycho-physiologie transcendantale.

« Des idées scientifiques ! *Qu'est-ce qu'c'est qu'ça* ! Scrongneugneu ! Défense d'avoir des opinions en dehors des boutons de guêtre ! »

Les pouvoirs publics pourraient-ils avoir plus d'audace intellectuelle que la Science officielle dont elle reçoit la becquée !

Qui dira jamais le notable préjudice causé au progrès des connaissances par cette indifférence des savants officiels ? En refusant, en 1853, de contrôler les prétentions des hydroscopes, Chevreuil a retardé de bien des années la théorie actuelle du *subconscient*, en germe cependant dans ses déductions sur les causes morales génératrices des mouvements inconscients du pendule ou de la baguette de coudrier.

M. le docteur J. Maxwell, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux, a curieusement analysé ce cas dans un important travail paru dans les *Annales*

des Sciences psychiques : l'Étude de Chevreuil et la Baguette divinatoire.

Sans doute nous avons le droit d'être fiers des importantes découvertes réalisées par la Science au dix-neuvième siècle, mais que de choses nous sont encore inconnues! et comme il nous convient d'être modestes et prudents !

Un savant officiel — très audacieux celui-là, un vrai perturbateur du *statu quo* de la Science — M. Charles Richet, s'exprime ainsi dans la préface d'un ouvrage de M. Maxwell. « Nous vivons, dit-il, au milieu des phénomènes sans qu'un seul d'entre eux nous soit connu d'une manière adéquate. Cette science dont nous sommes si fiers n'est que la connaissance des apparences ; le fond nous échappe. »

Une pierre tombe; connaît-on la raison dernière de cette chute ? A-t-on la moindre idée de la nature de l'attraction,de la génération, des combinaisons chimiques, etc. ? Il y a peu de temps encore, la Science ignorait les rayons Rœntgen et les merveilleuses découvertes du spectroscope et de la photographie astrale ne sont point de dates très anciennes.

« En politique, dit encore M. Charles Richet, on peut être conservateur ou progressiste, c'est affaire de tempérament; mais quand il s'agit de la recherche de la vérité, il faut être résolument révolutionnaire. »

M. Flambart, dans son effort puissant de reconstitution est certainement un révolutionnaire, suivant la formule de Richet. Mais il est aussi prudent que hardi. Il appuie ses conclusions sur des faits scientifiquement analysés et base son affirmation sur les preuves

suivantes qui ne nécessitent point en général, une initiation spéciale à la connaissance des lois astrologiques :

1° L'hérédité qui se manifeste dans les ciels de nativité des membres d'une même famille par les ressemblances les plus frappantes;

2° Certaines statistiques montrant qu'on ne naît pas indistinctement sur toutes les zones du zodiaque, donc que ce zodiaque a de l'influence ;

3° La réalisation de problèmes vérificateurs consistant, je suppose, à trouver l'heure de naissance, les traits saillants du caractère étant connus. Sur vingt exemples reconnus dignes d'étude, M. Flambart a réussi dix huit fois à consigner les moments probables;

4° *Distinction des cas opposés.* — Cette preuve consiste à distinguer, du premier coup d'œil, à la seule inspection du ciel de nativité, un esprit supérieur d'un esprit vulgaire, une brillante destinée d'une autre contrariée par des luttes, etc.;

5° *Les transits planétaires* montrant que certaines phases de la vie sont amenées par le passage de quelques planètes sur des points spéciaux du ciel de naissance. Exemple : la mort, normale tout au moins, arrive toujours avec le transit de Saturne ou de Mars en dissonance avec les luminaires ou l'ascendant.

Après plus de deux mille exemples soigneusement analysés l'auteur a pu affirmer qu'il existe des lois astrales de correspondance entre l'état du ciel en un lieu, un jour et une heure donnés et les facultés humaines. Et cette constatation, je le répète, possède un carac-

tère non seulement individuel, mais encore héréditaire et atavique.

Quelques explications me paraissent ici nécessaires.

Que le lecteur envisage un cercle à douze secteurs figurant le zodiaque, soit une orange à douze tranches zodiacales coupée en deux parties égales ; chacune de ces tranches est la maison d'une constellation ; les planètes y prennent place suivant leur degré de longitude géocentrique. Deux lignes d'une importance capitale portent le nom de *MC* ou *Méridien supérieur* et de *As* ou *Ascendant*. Ces deux termes désignent les deux points du zodiaque qui, le jour de la nativité donné, se trouvent, l'un au milieu du ciel, l'autre à l'horizon.

Les calculs complets — qui exigent l'emploi de formules trigonométriques — sont assez compliqués. Pour les abréger, on peut faire usage des *Éphémérides anglaises de Raphaël*, publiées à Londres. L'essentiel, en effet, est de multiplier les observations qui apportent la conviction personnelle et favorisent d'intéressantes observations d'ordre psychologique.

C'est en pratiquant cette bonne méthode que M. Paul Flambart est parvenu à mettre en lumière un certain nombre de données faciles à vérifier.

Les mêmes lois d'atavisme dont nous avons parlé, entraînant presque toujours des concordances de périodes d'influence, expliquent aussi les lois de sympathie et d'antipathie qui unissent ou séparent les membres d'une même famille ; et l'on conçoit ainsi, écrit M. Flambart, pourquoi entre parents les

« morts appellent les morts ». D'après l'atavisme planétaire, l'influence de Saturne, par exemple, passant sur la place du Soleil de nativité, souvent la même par hérédité, peut déterminer parmi eux plusieurs décès ou maladies à la fois (1).

L'analyse de ces périodes d'influence permet de rechercher les époques de la vie où les puissances astrales enregistrées à la naissance auront leurs phases d'évolution les plus saillantes par suite d'un magnétisme céleste favorable.

L'observation astrologique montre d'une façon nette que la marche des planètes à travers le zodiaque n'est point indifférente aux événements habituels de la vie de l'homme. Si, par exemple, au moment de la mort ou de quelque maladie grave, on compare son ciel de nativité avec le ciel de l'époque néfaste, on trouve, on peut dire, toujours entre eux les plus graves dissonances.

L'hypothèse la plus rationnelle pour expliquer ces faits d'observation repose sur la théorie des énergies astrales. Émises par tous les points de la surface des corps célestes, formant dès leur origine des ondes de plus en plus élargies, elles impriment à l'éther des mouvements qui font vibrer synchroniquement tous les corps sublunaires.

Ces ondulations astrales possèdent des modalités diverses — chaleur, lumière, électricité, son, rayons chimiques, rayons Rœntgen, etc. — qui vibrent suivant un mode particulier.

(1) *Influence astrale*, p. 26, en note.

Les rayons rouges, par exemple, vibrent à raison de 483 trillions à la seconde ; les rayons violets à raison de 708 trillons. Plus rapides encore sont les rayons chimiques, perceptibles seulement à certains réactifs, tels que les plaques photographiques (soit 1.125 trillons par seconde) et les rayons Rœntgen (288.230 trillons).

Ces spécialisations nous permettent de comprendre le caractère différent des influences astrales suivant qu'elles émanent, par exemple, de Vénus, de Saturne ou de Mars.

Ces agents célestes offrent entre eux des traits de parenté ; les vibrations caloriques, qui commencent à 134 trillons, deviennent lumineuses à partir de 483 trillions (rayons rouges). La lumière bleue (630 trillions) correspond à la 42e octave de l'ut grave du violoncelle.

Au nom de cet enchaînement, nous dit M. Flambart, auquel nous empruntons ces détails, une note quelconque de ces énergies peut, en conformité des lois d'Helmoltz, engendrer toutes ces harmoniques, dans les autres systèmes vibratoires.

C'est ainsi que ces théories viennent à l'appui des affirmations courantes des anciens au sujet de l'unité de la matière et de la dépendance mutuelle de diverses forces de la nature.

Cette théorie des vibrations sidérales, écrit encore M. Flambart caractérisant une ambiance propre à influencer le magnétisme humain, paraît la seule vraiment scientifique. D'après le principe de continuité, la nature tend à faire naître le nouveau-né

dans une ambiance astro-magnétique la plus conforme à l'aimantation atavique qu'il tient de la mère directement et du père indirectement, d'où les lois d'hérédité astrale, exprimées par les figures de nativité. Si les astres pendant la gestation, n'opèrent sans doute que par l'organisme maternel, au moment où le nouveau-né devient un être *séparé*, son fluide vital en formation d'individualité se modalise, conformément à l'état vibratoire de l'Éther ou atmosphère magnétique du moment; celle-ci, caractéristique déjà de son hérédité, lui imprime de plus un certain *orientement des facultés* en même temps qu'une certaine réceptivité particulière en face des influences planétaires qu'il subira durant sa vie.

En dehors de la liberté humaine qui a sa part indéniable, l'étude de destinée se limite à celle des lois *d'harmonie* et de *dissonance* du magnétisme sidéral (1).

Ces études, on le voit, peuvent être avouées par la raison. Elles sont non seulement fort séduisantes, mais elles peuvent encore rendre de réels services à la psychologie, à la thérapeutique, à cette haute connaissance de soi-même et des autres — la plus importante de toutes les sciences — mais aussi la plus difficile, parce que nous ne voyons des hommes que les apparences et que nous les jugeons d'après nos passions.

Les ouvrages si précis, si documentés de M. Flambart représentent un véritable effort de constitution

(1) *Étude nouvelle sur l'hérédité*, p. 121.

d'une vieille science discréditée, immense dans ses développements, et qui donnera de précieux résultats le jour où des chercheurs érudits tels que l'auteur de *Langage astral* auront joint leurs efforts aux siens pour réunir en corps de doctrine, après une large expérimentation, l'œuvre touffue et trop souvent chimérique des Ptolémée, des Cardau, des Morin de Villeneuve.

La Science ne peut rester indifférente à cet appel sans manquer gravement à la mission élevée qui justifie sa domination sur le monde : *la Recherche de la Vérité.*

CHARLES RAOUL.

Le Livre magique

(*Suite.*)

LIVRE PREMIER

ISAGOGE DU LIVRE MAGIQUE ARBATHEL

✠ Au NOM du Créateur des choses visibles et invisibles, de Celui qui révèle à ceux qui l'implorent ses trésors les plus mystérieux et les plus secrets, et, comme un tendre père, nous donne tout sans mesure.

Qu'il Lui plaise au nom de son Fils généré dans son Unité, Notre-Seigneur Jésus-Christ, de nous envoyer ses ministres, les Esprits révélateurs des Mystères, afin que nous puissions écrire l'ARBATHEL, livre qui traitera des plus hauts secrets que l'homme puisse connaître et dont il puisse user sans offenser Dieu.

PREMIER SEPTÉNAIRE DES APHORISMES

Aphorisme I.

Que celui qui veut connaître les secrets sache les garder secrètement. Qu'il ne révèle que ce qui peut être révélé ; qu'il scelle tout ce qui doit être scellé.

Qu'il ne donne pas ce qui est saint aux chiens ; qu'il ne jette pas les perles devant les pourceaux (1).

Si tu observes cette loi, les yeux de ton intelligence s'ouvriront à la compréhension des Arcanes et tu entendras la Divinité elle-même te révéler tout ce que ton âme aura désiré connaître.

A tes ordres seront les Anges de Dieu ; et les Esprits de la Nature te serviront avec une promptitude que nul esprit humain n'oserait espérer.

Aphorisme II.

En toutes choses invoque le NOM DU SEIGNEUR, car si tu n'implores Dieu, par son Fils unigénéré, ne compte pas obtenir quelque intelligence ou quelque pouvoir (2).

Use des Esprits qui te sont donnés et attribués comme ministres, sans témérité ni présomption, avec toute la vénération due au Seigneur de ces Esprits qui sont les envoyés de Dieu.

Pour le reste de la Vie, agis en paix, pour la gloire de Dieu, l'utilité du prochain et la tienne propre.

Aphorisme III.

Vis en compagnie de toi-même et des Muses. Évite les amitiés de la foule ; sois avare de ton temps ; bienfaisant envers tous ; use des dons qui te sont conférés ; veille à ta vocation ; et que jamais ta bouche ne s'ouvre que pour proclamer le Verbe de Dieu.

(1) Matth. VII, 6.
(2) Cf. Joan. X, 9 ; XVI, 23.

Aphorisme IV.

Écoute ceux qui te donnent de sages conseils; fuis toute remise au lendemain; prends l'habitude de la constance et de la gravité dans tes paroles et dans tes actes.

Résiste aux sollicitations du tentateur avec l'aide du Verbe de Dieu. Fuis le monde, recherche le ciel. Ne te confie pas à ta propre sagesse, mais pour toutes choses remets-t'en à Dieu, suivant la sentence de l'Écriture: « Ne sachant ce que nous devons faire, nous levons les yeux vers toi, ô notre Dieu, et implorons ton secours (1). »

C'est, en effet, quand l'homme nous refuse tout appui que Dieu, selon la parole de Philon, nous accorde son soutien.

Aphorisme V.

Aime le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toutes tes forces et ton prochain comme toi-même (2); et le Seigneur te gardera comme la prunelle de ses yeux, te délivrera de tout mal, te comblera de la plénitude de ses biens. Ton âme ne pourra rien désirer qui ne lui soit accordé, pourvu que cela soit salutaire à ton corps et à ton âme.

---

(1) Cf: Psalm. CXX, 1. Nous prévenons le lecteur qui utiliserait une édition protestante de l'Ecriture, qu'il doit en ce cas ajouter une unité au numéro d'ordre des psaumes cités. Ici par exemple, il devra lire: Psalm. CXXI, 1.

(2) Deut. VI, 4. — Lév. XIX, 28. — Matt. XXII, 39. — Marc. XII, 30, 31. — Rom. XIII, 9. — Gal. V. 14. — Jac. II, 8.

Aphorisme VI.

Répète fréquemment et grave dans ton intelligence tout ce que tu apprendras. Apprends peu, mais sache bien ; car l'esprit humain ne peut prétendre à la connaissance totale, s'il n'est un esprit régénéré par la Divinité elle-même. Pour lui, alors, rien n'existe de si ardu, de si complexe qu'il ne puisse acquérir (1).

Aphorisme VII.

Invoque-moi dans le jour de la tribulation et je t'exaucerai, et toi tu me glorifieras (2), a dit le Seigneur. Or, toute ignorance est une tribulation de l'esprit. Invoque donc le Seigneur dans ton ignorance et il t'exaucera.

Mais n'oublie jamais d'en rapporter l'honneur à Dieu et dis avec le Psalmiste : « Ce n'est pas moi, Seigneur, ce n'est pas moi qu'il faut glorifier, mais ton propre Nom (3). »

SECOND SEPTÉNAIRE

Aphorisme VIII.

De même que l'Écriture affirme que Dieu a donné leurs noms aux personnes et aux choses et en même temps a tiré pour elles de ses trésors des pouvoirs et des fonctions (sans rapport avec ces noms) ; de même, les signes et les noms des constellations ne possèdent

(1) Cf. Joan. III, 5, 6.
(2) Psalm. XLIX, 15.
(3) Psalm. CXIII, 1. Editions protestantes : CXV, 1.

pas de puissance en raison de leur figure ou de leur prononciation, mais en raison de la vertu ou de la fonction que Dieu ou la Nature ont assignée aux choses répondant à tel signe ou à tel nom (1).

Il n'est pas, en effet, une vertu dans le ciel, sur la terre ou dans les enfers, qui ne provienne de Dieu (2), et sans son assistance rien ne peut donner de ce qu'il possède (en puissance), ni l'effectuer en acte.

Aphorisme IX.

La Sagesse suprême est celle qui siège d'abord en Dieu, pour s'étendre ensuite aux créatures spirituelles, de là aux corporelles et en quatrième lieu à la Nature et aux choses naturelles.

C'est à un long intervalle de ces dernières que se voient les Esprits apostats et réservés pour le suprême jugement.

Les ministres des châtiments infernaux, qui obéissent à Dieu, occupent le sixième degré.

Le septième, qui n'est pas le plus bas, est tenu par les Pygmées et par ceux qui habitent les éléments et les (formations) élémentaires.

Il convient de connaître et de discerner toutes les différences de sagesse existant entre celle du Créateur, et celle de la créature. Il faut, en effet, que nous sachions clairement ce que, pour notre usage, nous

(1) Le nom et son énonciation n'ont de pouvoir qu'autant qu'ils expriment ou manifestent une Force. Voir plus loin Aphor. XIII ; Notes.

(2). Cf. Psalm. CXXXVIII, 7.

devons prendre dans chacune d'elles, et comment nous devons le faire.

La fin de toute créature n'a-t-elle pas été établie pour l'utilité de la nature humaine; n'est-ce pas là sa fonction; et les Livres saints ne sont-ils pas d'accord avec la raison et l'expérience, pour nous le démontrer.

Aphorisme X.

Dieu le Père tout-puissant, Créateur du Ciel et de la Terre, des choses visibles et invisibles, s'offre, dans les Livres sacrés, à notre contemplation.

Comme un père qui aime tendrement ses enfants, il nous enseigne ce qui nous est utile, ce qui ne l'est pas, ce que nous devons éviter, ce que nous devons rechercher. Par la promesse des plus grandes faveurs corporelles et éternelles, il nous incite à l'obéissance, et nous éloigne de ce qui nous est inutile, par la menace des châtiments.

Que ta main, donc, feuillette jour et nuit les Livres saints, si tu veux, dès ce monde et pour toute l'Éternité, goûter la joie et la béatitude.

Fais ce que ces pages sacrées t'auront appris, et tu vivras.

Aphorisme XI.

Le nombre *quatre* est le nombre de Pythagore et le premier carré, c'est donc sur lui que nous posons la base de toute sagessse, — réserve faite, bien entendu, de la sagesse de Dieu, révélée par les Livres saints, — et de tout ce que la Nature offre à nos recherches.

Sache donc bien qu'à ce nombre, qui est sous la complète dépendance de Dieu, est soumise et obéissante la sagesse de toute créature : que ce nombre le veuille ou ne le veuille pas ; que de même le veuillent ou ne le veuillent pas les créatures.

Voilà en quoi éclate la toute-puissance de Dieu ; voilà en quoi consiste la PIERRE ANGULAIRE de la science ; pour VOULOIR nous soumettre la créature et apprendre à adopter à nos besoins sa sagesse et ses fonctions, il faut nous séparer de ceux qui *ne veulent pas* (1).

Or, cet art n'est donné que par la Divinité. Dieu révèle ses secrets à qui lui plaît (2), et s'il ferme à quelqu'un la porte de ses trésors, celui-là s'efforcera en vain d'acquérir, par force, ce que la volonté divine lui refuse (3).

C'est donc à Dieu que nous devons régulièrement demander : « Τὴν πνευματικὴν ἐπιστήμην » (4), que dans sa clémence il nous accordera.

Comment, en effet, celui qui nous a donné son propre Fils, et qui nous ordonne de prier pour obtenir son Esprit-Saint, ne nous soumettrait-il pas plus facilement encore la totalité de la Création visible et invisible ?

---

(1) Cf. Joan. IV, 34. — Ce n'est que par le « *Fiat Voluntas* » que l'homme peut acquérir quelque force ou quelque vertu.

(2) Cf. Joan. III, 8.

(3) Cf. Joan. VI, 44. — Il ne la ferme qu'à ceux qui ne veulent pas s'y présenter, et cette porte, c'est le Verbe divin selon cette parole : « Je suis la Porte » (Joan. X, 9 ; XIV,6,) comme il est la sagesse suprême « Veritas ».

(4) En grec dans le texte. « le secours spirituel ».

Tout ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez (1). Veillez donc bien à ne pas abuser des dons de Dieu, et à faire concourir à votre salut tous ceux que vous aurez obtenus.

Avant toutes choses, veillez à ce que vos noms soient inscrits dans le ciel; cela est plus important pour vous que d'avoir un esprit à votre discrétion, ainsi que l'enseigne le Christ.

Aphorisme XII.

Dans les Actes des Apôtres, l'Esprit dit à Pierre, après sa vision et comme il était mandé chez Cornélius le centurion : « Descends et ne crains rien; car c'est moi qui les ait envoyés (2). »

C'est par ce mode verbal que les Anges de Dieu trasmettaient (autrefois) toutes les sciences, ainsi que le prouvent les monuments égyptiens. Ces traditions furent ensuite corrompues par les opinions humaines sous l'impulsion des mauvais Esprits qui sèment, parmi les fils, la zizanie et la défiance, ainsi que l'affirment le divin Paul et Hermès Trismégiste.

On ne peut donc espérer *restaurer l'art* qu'en prenant pour principe la doctrine des saints Esprits de Dieu, car la véritable foi vient de l'*ouïe*.

Quant à la certitude et au doute que tu peux concevoir sur la véracité ou la fausseté des paroles que prononçe l'Esprit qui s'entretient avec toi, ils sont entièrement basés sur la confiance que tu as en Dieu,

(1) Cf. Joan. XIV, 13; XVI, 23. — Matt. VII, 7; XXI, 22. — Marc XI, 24. — 1. Joan. III, 22.
(2) Act. X, 20.

suivant la parole de Paul : « Je sais à qui je me confie (1). »

Si nul passereau ne peut tomber sur terre, sans la volonté du Père qui est dans les cieux (2), à plus forte raison, ô homme de peu de foi, Dieu ne peut-il souffrir que tu sois trompé, si c'est de Lui que tu relèves, et si c'est à Lui seul que tu t'attaches.

Aphorisme XIII.

Le Seigneur vit, et tout ce qui vit, vit en Lui (3). Il est véritablement l'יהוה qui est donné à l'universalité des choses, pour que ces choses soient ce qu'elles sont. Par son seul Verbe proféré, par son Fils, il a tout fait sortir du néant, et donné l'être à tout ce qui est (4). C'est lui qui appelle par leur nom les Étoiles et toute la céleste milice.

Celui, donc, à qui Dieu a révélé le NOM de ses CRÉATURES connaît les véritables Forces, et les Natures des choses, l'ordre et la Norme de toute créature visible et invisible.

Il ne lui reste plus qu'à recevoir de Dieu le pouvoir de faire passer, dans la Nature et la Créature universelles, les Forces de la potentialité à l'acte, des ténèbres à la lumière.

Que ton BUT soit donc de posséder les Noms (5) des

(1) Cf. Rom. XIV, 14. — 2 Tim. I,12.
(2) Matt. X, 29.
(3) Cf. Act, XVIII, 28.
(4) Cf. Joan. I, 2,3.
(5) Ce passage pouvait paraître en contradiction avec l'Aphor. VIII, où l'auteur dit que les pouvoirs des créatures, sont sans rapport avec leurs noms. Il n'en est rien et

Esprits, c'est-à-dire leurs fonctions et leurs pouvoirs, pourvu qu'il plaise à Dieu de te les soumettre comme des ministres à tes ordres, ou de te les donner comme soutiens.

C'est ainsi que Raphaël (1) fut prêté aux Tobie pour guérir le père, arracher le fils au péril, et lui procurer une épouse.

C'est de même, encore, que Michael, « Force de Dieu », gouvernait le peuple de Dieu ; que Gabriel, « Messager de Dieu » fut envoyé à Daniel, à Marie. à Zacharie, père de Jean le Baptiste ; et à toi qui demandes il t'a déjà été donné un maître qui t'enseignera tout ce que ton âme peut désirer connaître dans la nature des choses.

Use de son ministère, dans le tremblement et la crainte de ton Créateur, ton Rédempteur et ton Sanctificateur : le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; ne laisse échapper aucune occasion de t'instruire et de veiller à ta vocation, et tu n'auras rien à désirer de ce qui te sera nécessaire.

Dr Saïr.

---

cette contradiction apparente disparaît pour ceux qui connaissent les différentes significations qu'a le mot : שם (Shem) *Nom*, dans la langue de Moïse. C'est le nom mystique ou occulte et la puissance qu'il voile qu'Agrippa a en vue ici, et non pas le nom vulgaire. C'est à ce même mystère que N.-S J.-C fait allusion dans ses paroles citées par Joan., XVI, 23 et sq.

(1) « Médecine de Dieu ».

Lettre à Papus

Mon cher Papus,

Je lis dans le dernier numéro *de l'Initiation* un article de l'un de vos correspondants étrangers qui signe « Taty » et dans lequel le *Journal du magnétisme* et la « Société magnétique de France » sont pris à partie.

Je m'adresse donc à vous, mon cher confrère et ami pour vous prier, à titre de président d'honneur de la Société magnétique de France, dont vous fûtes président, de vouloir bien m'accorder l'hospitalité dans *l'Initiation*, à laquelle je collaborais autrefois, lors de sa fondation par vos soins.

C'est comme président de la Société magnétique de France, et comme rédacteur en chef du *Journal du magnétisme*, que je vous demande cette insertion ; mais aussi comme ami.

Jamais à la Société magnétique de France on ne se livre à des attaques violentes contre qui que ce soit.

On conserve le droit de critique qui est adéquat à tout penseur et à tout écrivain, mais nulle injure, nulle insinuation — contrairement à ce que font nos adversaires — n'est jamais enregistrée dans nos colonnes.

Et puisqu'il s'agit de l'hypnotisme, profitons de l'occasion pour demander au correspondant M. Taty, de prendre une poule, de la placer devant une raie blanche tracée sur un tableau noir et, dès qu'il aura obtenu l'immobilité du gallinacé, de ne pas le déranger avant douze à vingt heures.

Alors, à la suite de cette expérience purement hypnotique, qu'il ouvre le crâne de la pauvre bête et qu'il veuille bien en toute conscience nous dire ce qu'est devenu son encéphale.

Il pourra alors exprimer ce qu'il pense de l'hypnotisme.

Son affirmation est le corollaire de la nôtre. Et il est absolu que, sans suggestion, il n'est pas possible d'obtenir rien, ni acte, ni guérison d'un hypnotisé.

Son expérience : mais vingt fois, trente fois, nous l'avons faite en application magnétique, et non seulement nous ne parlions pas, mais nous nous efforcions, en certaines circonstances, de ne pas penser.

Toujours le résultat fut excellent : la céphalalgie disparut.

En magnétisme le fluide est indiscutable, et cela est tellement confirmé qu'il est agent thérapeutique indéniable, qu'il arriva souvent à la clinique que des étrangers, ne sachant pas notre langue, magnétisèrent, endormirent et soulagèrent de pauvres malades avec lesquels aucune suggestion vocale n'était possible.

Nous admirons le docteur Bernheim ; nous-même fûmes le voir à Nancy, alors que nous faisions une période dans cette ville.

Les théories sont devenues, pour lui et son école,

paroles d'évangile, nous n'entrons donc plus dans la discussion.

Pour prouver le mouvement ou marche, pour prouver les qualités thérapeutiques, du fluide magnétique et son existence, les disciples de l'École de magnétisme et de massage de Paris, placée sous le patronage de la Société magnétique de France, guérissent. C'est heureusement autrement péremptoire que des paroles.

De plus, ajoutons que votre correspondant, mon cher directeur et ami, prend vraiment trop le Pirée pour un homme.

Pas plus que l'École de Nancy, l'École de Paris et la Société magnétique de France n'ont rien à vendre, et il ne nous viendra jamais à l'idée, à nous apôtres convaincus de la valeur du magnétisme animal — dont les rayons N sont une manifestation scientifique — d'opposer à la suggestion le magnétisme minéral !

Si notre contradicteur connaissait mieux les progrès de la science dans cette voie, il saurait que M. de Rochas obtient les états profonds de l'hypnose avec une machine électrique et que les aimants jouent en hypnotisme pur un rôle considérable, alors qu'en magnétisme intégral leur rôle immédiat est de beaucoup amoindri.

Mais si l'on savait tout, il n'y aurait pas de contre-vérité... contre la vérité indestructible !

G. Fabius de Champville.

Extraordinaires phénomènes psychiques

Nous empruntons au bulletin de la société psychique de Nancy les deux cas suivants réellement probants comme identité :

Voici un dialogue typtologique avec l'esprit d'un brave garçon qui ne fut ni assassiné, ni exécuté, qui n'a pas d'histoire, et dont, cependant, nous avons retrouvé les traces certaines :

D. — Comment vous appelez-vous ?

R. — Viry.

D. — Quelle était votre profession ?

R. — Tisserand.

D. — Quel pays habitiez-vous ?

R. — Vosges.

D. — Vous étiez ouvrier dans une filature ?

R. — Non, tisserand.

D. — Quelle localité des Vosges avez-vous habitée ?

R. — Gerbépal.

D. — Cest là que vous êtes né ?

R. — Gérardmer.

D. — En quelle année êtes-vous mort ?

R. — En 1877, le 26 novembre.

D. — Quel âge aviez-vous ?

R. — Vingt ans.
D. — Vous êtes mort des suites d'un accident ?
R. — Congestion.
D. — Dans votre lit ?
R. — Non, dehors, à la Grande-Source.
D. — Vous étiez malade auparavant ?
R. — Non, ivre.
D. — Vous aviez l'habitude de boire ?
R. — Non.
D. — A quoi peut-on attribuer cette congestion ?
R. — Froid.
D. — Pourquoi venez-vous ici aujourd'hui ?
R. — Pour causer.
D. — Nous connaissez-vous ?
R. — Non.

A la suite de cette séance, il a été adressé à M. le maire de Gerbépal une lettre ainsi conçue :

« Monsieur le Maire,

« Je vous serais reconnaissant de me dire si un sieur Viry, qui a habité, m'assure-t-on, votre localité et qui est décédé vers l'année 1877, a laissé des parents dans le pays, et si l'on a conservé de lui quelque souvenir.

« Pour faciliter vos recherches, j'ajoute que le sieur Viry exerçait la profession de tisserand et devait être âgé de 20 à 25 ans.

« Agréez, etc. »

Voici la réponse de M. le maire de Gerbépal :

« Monsieur,

« En réponse à votre lettre du 15 courant, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il ne reste dans notre commune aucun parent ou allié du jeune Viry, tisserand, né à Gérardmer, et décédé à Gerbépal le 26 novembre 1877 à 20 ans à peu près.

« Sa famille venait de Gérardmer et n'a habité la commune que quelques mois ; une sœur de ce jeune homme a été mariée à un nommé G. H., de Gerbépal, qui habite actuellement à Saint-Dié, elle est décédée depuis longtemps, et, a laissé, je crois, quatre anfants, dont j'ignore le domicile actuel.

« Ce jeune homme a été trouvé mort dans la neige.

« Veuillez agréer, etc.

E. C..., maire de Gerbépal ».

Voici la deuxième conversation :

D. — Qui êtes-vous ?

R. — Louis Naude.

D. — Quelle est votre profession ?

R. — Facteur.

D. — Dans quelle localité ?

R. — Lardoize.

D. — Quel département ?

(La réponse, ici, est un peu confuse. On distingue les lettres *a r d*. Si bien que les uns croient que l'esprit a voulu dire *Ardèche* et les autres *Gard*. Mais comme on attendait un autre esprit, on passe rapidement sur ce détail et on demande à Louis Naude où il est mort. Il répond :

R. — Dans le Rhône. Mon corps a été retrouvé à Arles.

D. — Il y a longtemps ?

R. — Trois ans.

Je suis resté quelque temps sans chercher à contrôler cette communication qui avait paru peu remarquable. En consultant le *Dictionnaire des communes* j'ai trouvé dans l'Ardèche une localité du nom d'Ardoix et dans le Gard un hameau du nom de Lardoize, rattaché à la commune de Laudun. Je me suis décidé à écrire dans les deux. Le maire d'Ardoix n'avait jamais entendu parler d'un facteur appelé Louis Naude ; mais voici la réponse du maire de Laudun qui est également maire de Lardoize.

« Laudun, le 6 septembre 1906.

« Monsieur,

« Répondant à votre honorée en date du 27 août écoulé, concernant le sieur Louis Naude, ancien facteur au P. L. M., j'ai l'honneur de vous faire connaître que depuis le départ de cet employé, qui remonte en mars 1903, je n'ai eu aucun renseignement précis sur son compte.

« Madame Louis Naude a, depuis lors, quitté la localité ; néanmoins, j'ai pu me procurer son adresse actuelle et me fais un devoir de vous la transmettre ci-après, etc.

« Pour le maire empêché, le secrétaire,

« SOGNIER. »

Je n'ai pas cru devoir écrire à Mme Naude, ne vou-

lant pas pousser ces recherches jusqu'à l'indiscrétion ; pour la même raison, je passe son adresse sous silence. Il suffit de savoir que Louis Naude a réellement existé, qu'il a été facteur et qu'il a habité une localité nommée Lardoize. C'est ce qu'avait dit la personnalité errante et invisible qui s'était manifestée à nous ; c'est ce que M. le maire de Laudun a confirmé.

L'antique Religion égyptienne [1]

Après vous avoir entretenus, dans mes précédentes conférences, des grandes religions de l'Inde et de Perse et vous avoir montré que les principaux dogmes sont, en principe, les mêmes que les dogmes chrétiens, vous avez déjà compris que toute l'évolution religieuse de l'humanité, dès avant les temps historiques et jusqu'à nos jours, s'est produite autour d'un fond commun d'idées métaphysiques.

La tradition de cet enseignement transcendantal, de ces connaissances supérieures, disons de ces *hypothèses* grandioses, pour donner satisfaction à la mentalité scientifique contemporaine, était conservée dans les anciens sanctuaires du monde, sanctuaires abritant toutes les connaissances humaines, dont nos universités modernes nous peuvent donner une idée assez exacte, quoique encore fort incomplète.

Cet enseignement, je vous l'ai déjà dit, mais on ne saurait trop le répéter, était réservé à un petit nombre d'adeptes, à ceux-là qui pouvaient le comprendre et qui en étaient dignes, c'est-à-dire qui avaient non seulement la capacité d'intelligence, mais encore la pureté morale, la force de volonté et la hauteur

(1) Conférence faite à la Société d'études psychiques de Nancy, dans sa séance du 19 juillet 1906, par M. J. Cordier,

de caractère, dont l'ensemble seul constitue, pour un homme, le moyen de conquérir la vraie maîtrise de soi.

Mais la religion populaire devant naturellement s'adapter aux mœurs, aux coutumes, au tempérament, à l'intellectualité très dissemblables des nations et des races et qui varient encore dans chaque race et dans chaque nation avec le temps, revêtait partout des formes différentes plus ou moins primaires, je veux dire plus ou moins naturalistes ou matérialistes. Et c'était nécessairement sous ces formes que les sacerdoces antiques présentaient et enseignaient les vérités religieuses aux foules.

C'est ce double enseignement religieux donné à l'humanité, l'un pour l'élite, l'autre pour le grand nombre, qui explique à la fois la *diversité formelle* et l'*unité substantielle* des religions.

C'est pour avoir abandonné cette méthode d'enseignement qu'on peut appeler la méthode *initiatique*, et qui fut pratiquée partout dès la plus lointaine antiquité, que l'Église chrétienne a perdu peu à peu son empire sur les âmes. En ne donnant à tous qu'un enseignement primaire, littéral et, par conséquent, inférieur, elle a créé elle-même le conflit entre la science et la religion et semé dans le monde occidental la race blanche, les germes funestes des pires erreurs et des plus redoutables convulsions.

∴

Aujourd'hui, j'exposerai à grands traits quelques-uns des principaux caractères de la grande religion

Égyptienne, et nous y retrouverons ensemble une preuve nouvelle de cette vérité que je m'efforce de mettre en lumière dans vos esprits : à savoir que toutes les religions, y compris celle du Christ, sont sorties de la même source et que cette source n'est autre que l'antique et universelle Initiation.

Plutarque, dans son traité sur Isis et Osiris, nous apprend qu'en la ville de Saïs, ancienne capitale du royaume de ce nom, située au centre du Delta, cité fameuse par sa richesse, ses temples et ses palais, une statue d'Isis était placée au fronton d'un sanctuaire vénéré. Au-dessous d'elle se trouvait gravée cette inscription : *Je suis tout ce qui a été, qui est et qui sera. Nul mortel n'a levé le voile qui me couvre.*

Cette inscription est la définition même de Dieu considéré dans son incommunicable essence, contenant en soi et en puissance toutes les possibilités réalisées qui ont été, sont et seront. Il faut remarquer ici l'identité de cette définition d'Isis avec le nom hébreux de *Ièhvè*, composé par Moïse des trois temps du verbe *être* : passé, présent et futur, et signifiant, comme l'a démontré Fabre d'Olivet dans sa *Langue hébraïque restituée* : l'être qui est, qui fut et qui sera.

M. Esslie, dans son *Renouveau d'Isis*, affirme que cette Isis était la *Grande nature primordiale*. Il serait plus exact de dire que cette Isis, dont parle Plutarque, *Nheit-Isis*, était l'esprit éternel qui, lorsqu'il entre en action, spécifie et vivifie toutes les formes, toutes les modalités successives de la nature, matérielle et spiri-

tuelle, qui émanent directement ou indirectement de son Être.

Car la grande nature primordiale, c'est la *Natura naturans* de Spinoza, c'est-à-dire le principe *féminin* ou *réalisateur* de Dieu, ce n'est pas Dieu dans toute son Ipséité.

En d'autres termes, la Nheit-Isis dont l'image de Saïs était accompagnée de l'inscription rapportée par Plutarque, c'est l'*Aïn-Soph* des Kabbalistes, le Parabraham des Hindous, le *Zervana-Akerana* de Zoroastre, c'est l'*Ancien des jours*, c'est le *Père céleste* des chrétiens. Ces différents termes expriment, en effet, la même idée ésotérique.

Et tout de suite, de ce simple fait constaté au début de cet entretien, vous tirez vous-mêmes la preuve de l'unité et de la perpétuité des enseignements ésotériques, puisque Moïse, qui vivait au seizième siècle environ avant Jésus-Christ, avait de son Ièhvè la même conception que les anciens Égyptiens avaient déjà, cinq ou dix mille ans avant lui de leur Nheit-Isis, que dans les Iraniens avaient de leur Zervana-Akérana et les Hindous de leur Parabraham.

M. Esslie a donc tort de dire que « Moïse ne fut qu'un *plagiaire* de l'antique herméneutique des Égyptiens » (1) et que « le nom mystérieux du *Jéhovah* hébraïque n'est qu'un *pastiche* des attributs de l'*Isis* égyptienne adorée du temps de Moïse à Saïs.

Moïse était un initié des temples égyptiens, et il ne fit, dans son œuvre de doctrine religieuse et de cons-

(1) *Le Renouveau d'Isis*. p. 22

titution du peuple juif, qu'appliquer les principes religieux et sociaux que lui avaient enseignés ses maîtres. Il n'agit donc pas en *plagiaire* mais en *disciple*. Et quant au *Jéhovah* de Moïse, il n'était pas davantage le *postiche* de l'*Isis* adorée à Saïs, il était la *même idée* exprimée sous *une autre forme*. Isis et Jéhovah procédaient d'un même enseignement.

Et c'est là, je le répète, une preuve évidente de l'unité et de l'universalité traditonnelles de l'enseignement ésotérique depuis la plus haute antiquité.

Un mot encore sur ce point. M. Esslie semble croire qu'il fut un temps (lors de la première époque de la religion égyptienne, époque préhistorique qui est antérieure à Menès, lequel d'après Manéthon, vivait cinquante-neuf siècle avant Jésus-Christ.) où le culte de l'Isis, dont *nul mortel n'a jamais soulevé le voile*, était un culte populaire. Et que si, plus tard, il a été abandonné pour le culte moins transcendant de l'*Osiris soleil* et de l'*Isis lune*, et enfin pour le culte du bœuf *Apis*, cela tient à la duplicité des prêtres, toujours à l'affût de moyens propres à fomenter les superstitions populaires (1).

Il y a là une erreur qu'il importe de rectifier. L'Isis de Saïs était l'Isis des initiés. Son culte a toujours été un culte ésotérique, et l'on ne saurait admettre que ce culte supérieur ait jamais été le culte enseigné à la foule des Egyptiens qui n'y aurait rien compris, pas plus que la foule des Hébreux n'était admise à l'enseignement de la Kabbale. Ni avant Menès, ni entre

(1) *Le renouveau d'Isis*, p. 21.

Menès et Moïse, ni depuis Moïse, le culte de *Nheil-Isis* ne fut populaire en Égypte. Mais, malgré la décadence successive de la religion égyptienne, qui tient à d'autres causes que celles indiquées par M. Esslie, le culte de la *grande Isis*, avec l'enseignement ésotérique qui s'y rattachait, ne fut jamais complètement perdu dans les sanctuaires du Nil. Il subsista jusqu'à l'édit de Théodose, au quatrième siècle de l'ère chrétienne, édit qui acheva et consomma par la violence, par le fer, le feu et la confiscation, la mort à jamais déplorable d'une religion auguste entre toutes, qui eut, selon les plus grandes probabilités, *vingt-cinq mille ans d'existence*. Car Diodore nous dit que les prêtres de l'Égypte lui ont affirmé que, bien avant Menès, il existait, sur les bords du Nil, une civilisation qui avait déja *dix huit mille ans*.

Quelle était la religion populaire de l'Égypte avant Menès ? Nous n'avons pas de documents certains qui éclairent suffisamment ce point d'histoire Mais on peut être assuré qu'elle ressemblait à toutes les religions populaires de tous les pays et de tous les temps et qu'elle comportait un peu de vérité mêlée de beaucoup de superstitions et qu'elle n'avait rien de commun avec la religion initiatique de la *grande Isis*.

***

Les monuments de l'antique Égypte nous montrent souvent une image très particulière d'Isis : c'est un génie ailé foulant aux pieds un serpent énorme qui se tord sous l'étreinte brutale de la déesse. C'est le serpent *Apoph*, emblème de la matière passive,

inorganique, inerte, comme Isis est ici l'emblème de l'Esprit actif organisé et organisant.

Ce symbole voile le grand mystère de la vie d'Isis et l'un des plus importants parmi ceux enseignés autrefois dans le secret des sanctuaires. C'est le mystère de la création permanente et éternelle dont je vais aujourd'hui vous donner l'explication initiatique.

Selon les habitudes d'esprit qui ont été formées en nous par un enseignement ecclésiastique presque bimillénaire, nous sommes accoutumés à considérer qu'un jour l'Énergie primordiale que nous nommons Dieu, se mit à créer le monde de rien (*ex nihilo*), et qu'après l'avoir ainsi créé en six jours ou six périodes, peu importe, elle se reposa.

Tel est le récit biblique, dans son sens littéral, primaire, inférieur, seul sens que connaisse l'Église et qu'elle nous a enseigné en nous l'imposant d'autorité comme une vérité absolue, certaine, qu'elle prétend révélée directement par Dieu. Comme l'Église, ainsi que je vous l'ai déjà dit dans d'autres entretiens, a perdu, depuis la fin du deuxième siècle, la hiérarchie des enseignements qui était, au fond, la seule garantie efficace du maintien et de la conservation de la vérité, non pas certes la vérité absolue, mais de cette très large part de vérité relative que l'homme, cultivé comme il convient, peut atteindre et posséder ici-bas, il s'ensuit que l'idée de la création divine s'est obscurcie et détériorée dans l'enseignement ecclésiastique, comme toutes les autres notions d'ordre transcendantal.

L'Initiation antique, dans les temples de Thèbes

et de Memphis, avait une toute autre façon de concevoir la vie de l'Univers. Elle n'en faisait point le résultat arbitraire du caprice de Dieu, mais la condition nécessaire et éternelle de la manifestation permanente de l'activité divine.

De même que la Nheit-Isis de Saïs symbolisait la divinité en soi, considérée, si l'on peut dire, dans son Ipséité absolue et abstraite, de même l'Isis foulant aux pieds le serpent Apoph symbolisait la divinité dans son action éternelle et permanente. Or, cette action a pour condition nécessaire l'opposition perpétuelle de deux forces résidant en Dieu, mais de condition différente : l'une active, représentée par Isis, l'autre passive, représentée par Apoph.

L'opposition de ces deux forces produisait la force créatrice divine qui engendrait d'une façon *continue* et spécifiant toutes les formes des choses, spirituelles ou matérielles, et constituait ainsi la vie même de l'univers. En sorte que cette vie de l'univers coexistant éternellement avec la vie de Dieu ne pouvait être conçue en dehors de celle-ci, comme la vie de Dieu ne pouvait être conçue en dehors de la vie de l'univers. En d'autre termes, ces deux vies quoique *non confondues*, étaient pourtant *inséparables*. Et, de fait, l'esprit de l'homme terrestre est ainsi construit qu'il ne peut concevoir l'une sans concevoir immédiatement l'autre.

Tel était l'enseignement de la doctrine secrète.

Et qu'on n'imagine pas l'infirmer ou le réfuter en lui infligeant l'épithète de *panthéiste* dont abusent les philosophes chrétiens et l'apologétique ecclésias-

tique, quand ils sont acculés à une impasse par les arguments ou le simple exposé de la doctrine initiatique.

Du moment où notre esprit, quand il médite, observe et réfléchit, est obligé de concevoir Dieu, comme la raison d'être, le principe et la source de toutes choses, il faut bien admettre que toutes choses sont *en Dieu* d'une certaine façon et sous certains rapports, que nous ne discernons pas, il est vrai dans leurs détails et leur analyse, mais dont nous pouvons légitimement affirmer l'existence. Et, réciproquement, il faut admettre aussi que Dieu est d'une certaine façon et sous certains rapports *en toutes choses*, puisque toutes émanent de lui directement ou indirectement.

Qu'on appelle ou non cela du panthéisme, peu importe ! Car en dehors de ce panthéisme-là, l'esprit de l'homme ne peut que tomber dans l'anthropomorphisme ou choir dans la négation. C'était, du reste, le panthéisme de saint Paul quand il disait : *In Deo vivimus, movemur et sumus.* Les docteurs ecclésiastiques feraient peut-être bien de ne pas l'oublier.

*
* *

Arrivons maintenant à la seconde période de la religion égyptienne, à celle qui commence avec Menès, le premier législateur religieux de l'Égypte dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Pendant fort longtemps on a cru que la religion égyptienne était polythéiste. Des auteurs chrétiens ont même été jusqu'à dire qu'elle était fétichiste et que

les dieux de l'Égypte étaient des ibis, des chats, des serpents des crocodiles, des statues à têtes d'animaux. Voulant détruire la religion égyptienne, la plus belle, peut-être, et l'une des plus pures de la haute antiquité, et s'étant violemment substitués à elle, après avoir spolié ce qui restait de ses richesses et détruit ce qui subsistait encore de ses temples et de ses glorieux monuments, les chrétiens des premiers siècles cherchèrent à la ruiner par le ridicule.

D'ailleurs, ils ignoraient le sens des symboles égyptiens, et ayant perdu les lumières de l'Initiation, ils étaient incapables de discerner dans le culte dont ils hâtaient l'agonie autre chose que les plus grossières superstitions populaires.

Aujourd'hui, grâce aux travaux accomplis depuis plus de deux cents ans, aux monuments retrouvés sous les sables de la vallée du Nil, aux inscriptions déchiffrées par Champollion et par ses successeurs, aux papyrus découverts dans les tombeaux, la religion égyptienne a repris, aux yeux de tous les esprits cultivés, le rang d'honneur qui lui appartenait.

Et d'abord son monothéisme apparaît avec une certitude désormais reconnue par tous les égyptologues.

Dans les papyrus du Musée de Boulacq, au Caire, se trouve un hymne à *Ammon-Ra*, l'*Un unique qui est sans second*, seul Dieu adoré en Égypte par tous ceux qui avaient reçu un ou plusieurs degrés d'initiation et qui formaient l'élite de la nation.

M. Eug. Grébaut a publié, en 1875, la deuxième édition de sa remarquable traduction de l'*Hymne*

à Ammon-Ra avec le savant commentaire qui l'accompagne.

Dans cette étude, M. Grébaut a mis hors de doute le monothéisme égyptien, en établissant clairement la vraie conception égyptienne de la divinité.

« L'Égypte monothéiste, dit-il, a considéré les dieux de son Panthéon comme les noms d'un être *unique* recevant dans ses divers rôles, en conservant dans chacun, avec son identité, la plénitude de ses attributs. Dans son rôle d'Éternel, antérieur à tous les êtres sortis de lui, puis dans son rôle de Providence qui, chaque jour, conserve son œuvre, c'est toujours le même Être réunissant dans son essence les attributs divins. Cet Être, qui en soi, un et immuable, mais aussi mystérieux et inaccessible aux intelligences, n'a ni formes ni nom, se révèle par ses actes, se manifeste dans ses rôles dont chacun donne naissance à une *forme divine* qui reçoit un nom et est un *Dieu.* »

Et, plus loin, M. Grébaut ajoute : « Ce ne sont pas *les dieux* qu'on adore, au contraire, on leur dénie l'existence personnelle; on adore sous le nom d'un dieu quelconque, *le dieu caché* qui, en se transformant lui-même, en *s'enfantant pour de nouveaux rôles*, engendre les dieux qui sont ses formes et ses manifestations. *Le dieu qui n'a pas de formes et dont le nom est un mystère* est une âme agissante qui remplit de nombreux rôles *personnifiés par les dieux.* »

Ammon-Ra est un nom composé de deux mots égyptiens : *Ammon*, qui veut dire secret, caché, mystérieux, et *Ra*, qui veut dire soleil. Ammon-Ra signifie Soleil caché, mystérieux, et il devient le symbole du

Dieu caché, du Dieu *en soi*, non agissant. C'est ce Dieu *unique* que Porphyre, Hérodote, Jamblique et d'autres auteurs anciens ont indiqué comme le seul vrai Dieu des Égyptiens. Et leurs affirmations sont confirmées par tous les documents que possède aujourd'hui notre science archéologique.

A côté d'Ammon-Ra, le dieu non manifesté, montrons tout de suite la Triade ou trinité divine égyptienne, représentant les trois puissances de constitution divine que l'on doit retrouver dans toutes les grandes religions de l'humanité vues ésotériquement.

Elle est ainsi composée : *Ammon*, principe masculin ou actif ; *Mauth*, principe féminin ou passif, et *Khons*, principe équilibrant, produit de l'action et de la réaction des deux premiers l'un sur l'autre, et devenant, pour ainsi parler, la force génératrice mise en action par Ammon-Ra pour l'émanation éternelle des Univers. Le Khons égyptien, c'est le Honover de Zoroastre, le Vichnou du Khrisnaïsme, le Logos de saint Jean, le Fils de la Trinité chrétienne.

La manifestation de cette Triade primordiale, sur la terre, se résout ou s'incarne en Osiris, Isis et Horus, qui deviennent, dirons-nous, les dieux *populaires* de l'Égypte. Les initiés seuls, en effet, connaissent et comprennent Ammon, Mauth et Khons. Mais c'est Osiris, Isis et Horus qui sont sans cesse offerts à l'adoration des foules, et représentés, honorés, invoqués devant le peuple et dans les cérémonies publiques.

La mythologie d'Osiris, d'Isis et d'Horus est infiniment compliquée, confuse et obscure dans beau-

coup de ses parties. Les fantaisies de l'imagination populaire y ajoutèrent sans cesse des interprétations ou des allusions nouvelles. C'est ainsi qu'Osiris est tour à tour le Dieu suprême, le grand Etre, puis le Soleil fécondant, puis le Nil, émanation de la source de vie et de prospérité pour les populations égyptiennes.

Diodore raconte toute une fable : celle de la lutte de Typhon, frère d'Osiris, contre celui-ci. Osiris, pris dans un guet-apens, au milieu d'un festin, est enfermé dans un coffre de bois que l'on jette ensuite dans le Nil. Sa femme, Isis, qui est en même temps sa sœur, consacre des années à la recherche du corps d'Osiris. Elle finit par le retrouver, le rapporte en Égypte et cache en un lieu écarté le cercueil du défunt. Mais Typhon, chassant une nuit à la clarté de la lune, le découvre, reconnaît le corps de son frère et le coupe en quatorze morceaux qu'il disperse de tous côtés.

Isis se met à la recherche des membres dispersés d'Osiris ; elle les retrouve, transporte à Philœ les débris de son époux et les y fait ensevelir. La vie d'Osiris est tout à la fois un mythe solaire et l'image des transformations que subit le Nil chaque année suivant les saisons.

C'est le modèle aussi, au point de vue moral, que tout Pharaon et même tout Égyptien doit se proposer. Chaque Égyptien vertueux qui meurt devient après sa mort un Osiris. Tout cela est allégorique, mais n'est point ésotérique. Aussi nous ne nous y attarderons pas davantage, et nous allons revenir à l'examen

des principaux dogmes de la religion secrète des Égyptiens.

*
* *

Tous les systèmes supérieurs des religions antiques, je veux dire l'ésotérisme métaphysique de ces religions, repose, ne l'oublions pas, sur cette idée commune et fondamentale qu'on ne peut concevoir l'ordre de l'univers, sa vie continue, sans admettre que l'Être suprême descend et réside lui-même dans toutes les parties de cet univers, dans toutes ses sphères. Cette idée est la conséquence même de la doctrine des *émanations*.

Car du moment où Dieu émane éternellement de sa propre substance, qui contient toute chose en potentialité, d'abord les principes, puis les mondes, les univers et les êtres, par le fait de son activité propres, tous les mondes, les univers et les êtres, toutes les formes réalisées, ne sont animés et ne vivent que par l'effet du souffle divin qui les a émanés et les conserve. En d'autres termes, les univers et les êtres ne vivent que parce que Dieu habite d'une certaine manière en eux.

Osiris, ésotériquement, est une émanation d'Ammon-Ra, ce qui équivaut à dire qu'il en est une *incarnation*. Il est venu sur terre pour enseigner aux hommes la vérité, la bonté, la justice et toutes les sciences et les arts utiles à l'Humanité.

Ainsi retrouvons-nous aisément dans la religion égyptienne le dogme de l'*Incarnation*.

Mais ce dogme ne va jamais sans celui de la *Rédemption* et celui de la *Chute originelle*.

Toutes ces idées sont en quelque sorte complémentaires les unes des autres ; c'est pourquoi on les retrouve toujours associées dans l'ésotérisme de toutes les religions. Et vous avez déjà compris que si Osiris est, à un point de vue, une incarnation d'Ammon-Ra, sous un autre rapport, il tient un rôle de *rédempteur*, puisque, en enseignant aux hommes le Vrai et le Juste, il leur montre la voie par où ils pourront maîtriser leurs instincts inférieurs et effacer ou *racheter* le mal qui est en eux. L'idée de la Rédemption est donc très visible dans la religion égyptienne, quand on est habitué à l'extraire des textes et des symboles qui la voilent plus ou moins.

Quant à la *Chute originelle*, M. Bosc, dans son livre : *Isis dévoilée*, p. 171, résume en quelques mots précis la doctrine des sanctuaires du Nil sur ce point :

« D'après leur doctrine, dit-il, les âmes existaient primitivement au sein de Dieu ; elles désobéirent à leur créateur en quittant la sphère de l'air en se précipitant sur la terre pour s'unir à la matière. De cette union naquirent des corps charnels qui devinrent pour ainsi dire les prisons de l'âme. »

La cause exacte et positive de la chute originelle, sa nature précise sont assurément le mystère le plus obscur, le plus difficile à pénétrer de tous ceux qui étaient enseignés dans l'antique Initiation.

Chaque religion en donne une explication au moins apparente dont la forme diffère de celle donnée par d'autres religions. Mais le fait important pour nous, quant à présent, est de constater que cet enseignement d'une chute originelle pour l'homme, quels qu'en

soient la cause, le caractère et le moment, se retrouve dans toutes les grandes religions, bien antérieurement au christianisme.

Ainsi, Messieurs, nous venons de retrouver dans l'antique religion de l'Égypte ce que nous avions trouvé déjà dans l'Inde védique, à l'état rudimentaire, plus tard dans l'Inde brahmanique et krisnaïque, sous une forme plus développée, ce que nous avons découvert également dans les documents qui nous restent du Mazdéisme. Nous avons saisi à travers tous ces vieux cultes les dogmes chrétiens eux-mêmes, dans leur racine, dans leur lointaine et universelle origine.

Ce tableau n'a pas été sans grandeur ; et, à mesure que nous avançons dans notre étude des religions comparées, nous comprenons et nous sentons mieux, ce me semble, sous les formes variables de la pensée religieuse, sous les divers aspects de la lutte de cette pensée avec elle-même, renouvelant sans cesse son effort vers la vérité, vers la lumière, ce qui reste permanent et indestructible au fond intime de l'esprit et de la conscience de l'homme. Et cela, c'est la part de divin, c'est l'étincelle céleste que nous portons en nous. Elle peut être selon les temps, les influences ou les circonstances ambiantes, plus ou moins obscure, plus ou moins voilée ou même éteinte pour l'œil de notre Moi. Mais alors même que nous ne l'apercevons plus, que nous la méconnaissons ou que nous la nions, elle subsiste et attend, comme un germe mystérieux, l'heure future de son épanouissement certain.

J. CORDIER.

Méditation Martiniste

Les pauvres âmes que nous sommes tous ont en eux les trois lumières : celle des sens, celle de l'intelligence, celle du cœur. Suivant leur avancement, mais toujours à travers la lourde matière, l'une ou l'autre domine. Souvent la troisième ne brille que par instants, heureux quand ces instants sont fréquents ! Tout d'abord dans la jeunesse, la pure lumière du cœur, pourtant très vive alors, tend à être éclipsée par celle des sens qui semble plus brillante, plus attirante; l'autre, l'imagination, ce que les hommes appellent l'*esprit* tend à supprimer la troisième, parce que l'âme est ivre comme d'un parfum trop fort. Pourtant il y a de brusques révélations : la tendresse, le pur rayon brille soudain, voilà le ciel entr'ouvert ! Hélas, plus le rayon a été brillant, plus l'âme est déçue ! Le rayon a dû passer par la chair, et il l'a purifiée certes, mais avec quelles douleurs !

D'autre part, l'Intelligence qui aspire à la lumière, l'a cherchée auprès d'elle, parmi les hommes, ses frères; mais, comme elle s'aperçoit vite que ce qu'elle a pris pour un flambeau n'était qu'une vague lueur !

Tristes, découragées, elles cherchent, elles cherchent encore les pauvres âmes, elles s'attachent à nouveau à des corps qui les meurtrissent et les déçoivent, jusqu'à ce qu'enfin, elles s'arrêtent éperdues. Les unes, les moins clairvoyantes, restent dans la chair ou dans la joie amère de leur orgueil, de leur égoïsme; les autres franchissent le cercle fatal, parce qu'elles ont, à travers les erreurs et les mensonges, toujours regardé le ciel, parce qu'à travers la chair, elles ont aimé l'Amour et que ne le trouvant jamais sans alliage ici-bas, elles y croient plus que jamais, mais aspirent à sa source. Et tout à coup, leurs illusions disparaissent, la vérité leur apparaît : les lumières n'en sont qu'une : l'Amour et l'Intelligence avec la Sagesse, la bienheureuse Trinité, resplendissent, unique soleil. Et tout est révélé, tout est compris, il n'y a plus de paroles, il n'y a que l'adoration.

Désormais, l'Ame purifiée et brûlante du vrai, du seul amour, ne connaîtra plus la solitude, dans chaque amour terrestre, elle verra l'appel anxieux et ne songera qu'à prier pour appeler le divin amour, dans cette autre partie d'elle-même, car il y a des milliards d'âmes et il n'y a qu'une âme; et c'est une joie de penser qu'à travers les passions, les injures, les malédictions, les haines, les souffrances, tous les cris s'élèvent pour l'Amour, pour Lui seul. Et elle se sent enfin heureuse, définitivement consolée, la pauvre Psyché, puisque l'Amour n'est pas une illusion, puisque l'étincelle qui la vivifie saura retrouver le Soleil dont elle est venue. Sous le manteau dont elle est couverte, sous la chair dont elle est revêtue, les

autres âmes la regarderont passer. Beaucoup, et ce sera sur celles-là qu'elle se penchera avec le plus de sollicitude, ne la reconnaîtront pas, la croiront ennemie, elle devra bien se cacher pour ne pas être atteinte par leur égarement. En revanche, d'autres se sentiront attirées et viendront pour sentir la chaleur divine. Celles-là chanteront ensemble l'Hymne de la joie, mais combien peu nombreuses seront-elles ! Qu'importe, l'Inconnue ira, humble et douce, tendre et consolatrice, ne s'imposant jamais, secourant en silence, n'attendant rien de la terre qui ne peut rien lui donner, mais distribuant sans se lasser son inépuisable trésor. Son ami divin, toujours présent, sera sa force, il la soutiendra toujours, et la guidera jusqu'au bienheureux moment où il l'attirera si fort qu'elle quittera sa prison de chair !

Et les trois lumières éclairent aussi l'Alchimiste qu'est l'homme. C'est seulement un autre symbole : voici les ferments précieux, qui doivent être enfermés dans la matière, pour être purifiés ; d'abord, c'est le noir, la lutte avec les passions, l'enfer du doute ; et puis, c'est le blanc, le pressentiment de la Beauté. Et puis, c'est la pierre qui donne l'éternelle jeunesse, l'éternelle santé, l'éternelle beauté ! Et puis, c'est le métal précieux, enfin, enfin ! Je ne connais pas l'Alchimie, et n'ai jamais rien lu là-dessus mais je sens qu'il faut l'entendre ainsi. Qu'est-ce que c'est jamais, pour nous, une réalisation matérielle quelconque ? L'Or ? Il est en nous, et les pierres précieuses et tout, tout ce que nous admirons dans l'Univers, et c'est notre cœur l'Athanor Magique et Immortel. X.·.

LA KABBALE PRATIQUE

(Suite.)

C'est elle qui conserve chaque cheveu sur notre tête et qui a soin de l'oiseau qui vole dans les airs.

O ami, apprenez à connaître la grandeur de la destination humaine.

Tout ce que le monde admire dans les livres des sages des temps passés — ce qu'un Platon a de divin, ce qu'un Socrate a de sage — vous le trouvez réuni avec plus d'intelligence dans les liens de la religion, dans le sein du christianisme.

Le plus haut degré de la sagesse des philosophes païens était qu'ils étaient convaincus qu'il n'y a pour l'homme aucune béatitude que par la réunion avec l'unité éternelle ; l'étincelle de la lumière de la raison humaine ne flamboyait plus d'une flamme si claire. Ils ne savaient pas que cette réunion était possible, comme elle pouvait se faire. Cette lacune fut comblée par la révélation ; le Christ nous montra le chemin de la réunion. Tout le grand que vous trouvez dans les écoles de l'antiquité, ce que la symbolique, l'hiéroglyphique vous disent, y consiste entièrement de vous montrer la nécessité et la possibilité de la réunion de l'homme avec Dieu. Mais comme cette réunion se fait, le christianisme seul vous le dit.

L'histoire des Hébreux vous livre toutes ces vérités dans des symboles, et la religion des chrétiens dans la vérité par l'exercice.

Ne regardez donc pas toutes les cérémonies des Hébreux comme inutiles ou insignifiantes ; tout a sa tendance, tout ses causes, et justement ces causes, cette tendance sainte et grande sont les preuves les plus sûres de la sainteté et de la grandeur de la religion.

Qui lit l'Écriture avec les yeux purs de son âme, celui pénètre dans l'intérieur de la lettre et voit le spirituel dans le corporel et le céleste dans le terrestre.

L'Écriture contient trois parties de l'école divine, savoir :

La doctrine morale ;

La doctrine naturelle ;

La doctrine contemplative.

La première contient les Proverbes, la deuxième l'Ecclésiaste, et la troisième *Cantica canticorum*.

Les autres livres sont ni plus ni moins saints et grands. Le livre *exodi* et les saintes cérémonies sont sous tous les rapports remarquables pour celui qui voit l'intérieur de la parole.

Dans toute l'Écriture nous trouvons des images de la grande vocation humaine, et nous trouvons leur explication généralement dans l'évangile.

La loi est d'une telle grandeur et d'une telle dignité, que le prophète s'écrie plein d'admiration : Ouvre, seigneur, mes yeux ; je contemplerai le miraculeux de ta loi !

Dans la loi le saint de l'évangile reposait comme dans une enveloppe. La loi nous enseigne la construc-

tion de la terre, et la manière comme toutes les choses créées naissaient; elle montre l'ordre des choses et toutes les formes des êtres; elle montre le fond de la matière et son effet, et la loi nous enseigne en quoi consiste le but final de toutes les choses; la loi nous montre le chemin qui conduit à la réunion avec la divinité.

La loi nous donne des enseignements sur toutes les choses ; elle nous dévoile l'avenir et nous déchiffre le passé et nous montre les chemins de la Providence.

L'harmonie admirable de toutes les choses est contenue dans la loi, et la grande chaîne qui relie tout entre soi et avec Dieu.

On y trouve comme saint Augustin exprime de si grandes idées, qu'il est impossible qu'un homme devienne sage sans comprendre la loi.

Là dans la loi l'homme apprend à connaître les forces les plus cachées et l'influence de la lumière divine par des connaissances et des intelligences spirituelles, qui se communiquent à l'homme, qui marchent avec nous et qui nous élèvent à la divinité. Dans la loi il est contenu comme nous attirons Dieu à nous et comme nous sommes remplis de son essence· Mais tout cela est scellé dans la parole et dans les lettres comme un secret, que l'indigne ne voit pas de ses yeux et ne peut entendre de ses oreilles à moins que Dieu ne lui ouvre l'intérieur de son âme.

L'image de l'homme est un arbre ; la racine est son esprit ; le tronc la qualité de l'âme ; les branches son pouvoir ; le feuillage ses paroles; la fleur sa volonté et le fruit sa vertu.

Mais chaque arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

Je vous en ai tant dit, mon ami, qu'il m'est possible de dire sur cet objet. Si vous ne me comprenez pas il ne tient pas à moi. Il faut seulement que je vous répète encore que ce qui est spirituel doit être aussi compris spirituellement.

L'autel spirituel de l'homme est son cœur, le feu l'amour, les parfums ses vertus, la fumée la prière. Alors un autre ange vint et se plaça devant l'autel et avait un encensoir d'or et on lui donna quatre parfums, afin qu'il sacrifiât la prière de tous les saints sur l'autel d'or, qui était devant le trône de Dieu : la fumée des parfums des prières des saints monta de la main de l'ange vers Dieu.

Là est la sagesse et qui a de l'intelligence pénétrera dans l'intérieur des paroles, Mais Jésus leur dit : Je vous dit dans la vérité, que vous, qui m'avez suivi de la régénération, si le fils de l'homme est assis sur le trône de sa splendeur, vous aussi, vous serez assis sur 12 chaises et vous jugerez les 12 familles.

Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

De même, comme saint Paul dit : Tous ressusciteront, mais tous ne seront pas transfigurés.

Dans toutes les écoles de l'antiquité, mon ami ; la connaissance de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité de la vertu et la possibilité de la réunion de l'homme avec Dieu fut enseignée.

L'hiéroglyphique, la symbolique, la mystique, la parabolique en sont les preuves.

(*A suivre*).

PARTIE LITTÉRAIRE

LES PARADIS ÉSOTÉRIQUES

Nirvanâ

**Loin, bien loin, au delà des trois cercles des terres
Où les dévas brillants président aux destins,
Par delà les yugas où seul dans ses mystères
Brahma médite en paix aux avatars lointains,
Il est un seuil sacré de ténèdres austères
Où l'Ame Universelle immane, où l'Incertain
Se confond dans la nuit vaste des Caractères
Dont l'âme humaine est un microcosme enfantin.
Là, dans l'inaction éternelle et sans bornes,
Au sein de l'Incréé, taciturnes et mornes,
Les âmes des élus s'unissent à jamais.
Et là, sans idéal, après bien des passages,
Elles flottent ainsi, ni folles, ni plus sages,
Libres d'illusions terrestres désormais...**

COMBES LÉON.

(*Orbes et Gemmes.*)

UN SECRET PAR MOIS

Pour effacer mots et taches d'encre fraîchement faites, prenez du sel ordinaire, du sel gemme, de l'alun, de chacun deux onces, 4 onces de sel ammoniac. — Mêlez, distillez, passez le pinceau *bien égoutté* sur la tache, ou encore, prenez eau de vitriol (salpêtre), ou composez de petites boules de soufre et d'alcali et servez-vous en pour effacer.

JEAN-BAPT. PORTA.

Rite Swédenborgien. — Rite National Espagnol.

Dans une polémique récente, le F. Th. Limousin avait prétendu que Teder et Papus formaient une seule et même personne et que l'un était un pseudonyme de l'autre.

Pour montrer au F. Limousin qu'une fois encore et malgré les protestations de Papus, il avait altéré la vérité, une soirée fut donnée le 11 mars, soirée dans laquelle les nombreuses personnes présentes purent entendre Teder faire une lecture très remarquable sur les origines esseniennes de la Maçonnerie, et Papus faire une conférence sur le Symbolisme.

Pendant une courte suspension de séance, les invités purent causer avec Teder et se rendre compte de son érudition historique. Teder étudie en effet l'histoire Maçonnique dans les Archives étrangères depuis plus de quinze ans.

Le F. Limousin s'est bien gardé de paraître, et il a aussi

jugé inutile de publier la troisième réponse de Papus à des calomnies ridicules et dont il sera bientôt fait justice.

En résumé, excellente soirée qui aura bientôt de nouvelles sœurs.

Pour étendre dans la Maçonnerie Française les études purement symboliques, telles qu'elles se pratiquent à l'étranger, il a été fondé à Paris une Revue Maçonnique mensuelle, dont l'abonnement sera de 3 francs par an pour la France et 4 francs pour l'étranger.

Titre : *Hiram*. Rédacteurs : John Yarker, Villarino del Villar, Teder, Papus et plusieurs écrivains ayant étudié le symbolisme Maçonnique.

Bureaux : 13, rue Séguier, Paris.

VISION PROPHÉTIQUE

20-27 février 1907.

. . . .

Mon guide me conduisit devant un portique ravissant dont la composition rappelait assez le style nouveau issu des conceptions de nos jours.

... Ensuite nous arrivâmes dans une plaine où beaucoup de monde était assemblé.

Un ballon évoluait dans les airs et se dirigeait docilement au gré de celui qui le manœuvrait.

La nacelle contenait une quinzaine de personnages ; celui qui en paraissait le chef était, me dit-on, l'empereur d'Allemagne Guillaume, qui, dominant son entourage, prononçait des discours.

Le ballon tournait docilement autour de nous et à peu de hauteur. Tout à coup il fut dirigé vers nous en s'abaissant légèrement, et l'Empereur s'élança de la nacelle et mit pied à terre en criant à la foule : « *C'est la guerre.* »

Aussitôt je vis un jeune homme se précipiter à la rencontre de l'Empereur ; il lui arracha une partie de sa chevelure et de sa barbe.

Plusieurs hommes entourèrent ce jeune homme et semblèrent lui reprocher son acte avec véhémence.

J'entendis alors murmurer autour de moi, qu'une enfant, une jeune fille, avait précédé ce jeune homme et avait fait la même chose avant lui.

R.-S.·. I.·.

Médecine occulte et empirique chez les arabes

Recueillie par C. Bourgeat.

La vrai médecine occulte chez les Arabes étant tombée dans l'impuissance surtout de nos jours, il ne reste que la parodie de celle-ci; les pouvoirs des thérapeutes venus des sanctuaires de l'Égypte ont disparu et fait place à la sorcellerie et à la magie noire. De ces pratiques naquit tout un arsenal de drogues plus ou moins répugnantes que nous allons essayer de décrire. Nous puisons la plupart de nos renseignements dans une série d'articles parus dans *le Bulletin de Pharmacie du Sud-Est*, signés L. Arnold: *Organothérapie arabe. Drogues d'origine animale, employées par les Arabes*, et dans les ouvrages suivants (Colin, *Abderrezzâq El-Gezâïri*), 1905 Amoreux *la Médecine arabe*, 1805. Avicenne, *Libri quinque Canonis medicinæ*, etc.

Placenta

Le placenta (en arabe *mechina* ou *lahdja*) est utilisé par les médecins arabes et surtout par les femmes arabes, les matrones. Celui de la femme est considéré comme étant le plus actif; vient ensuite celui de la chienne, de l'ânesse, de la jument, etc.

Le placenta recueilli est lavé soigneusement, puis recouvert d'une couche d'un mélange de poudre de clous de girofle, de cannelle, de nard et de lavande. On le conserve dans un pot de terre fermé à l'aide d'un linge ou d'un bouchon en plâtre.

Ainsi préparé, le placenta se dessèche sans se corrompre. On en donne au malade gros comme une amande, mélangé à du miel ou à du couscous.

Le plus souvent le patient avale le médicament à son insu.

Le placenta est employé pour hâter l'accouchement, pour rendre féconde une femelle stérile et pour rendre un mâle plus ardent. L'homme qui a mangé du placenta d'une femme en devient amoureux fou. Enfin, un morceau de placenta enfermé dans un petit sac de cuir que l'on attache à l'un des bras rend heureux en affaires.

Les membranes *Burnous eldjanine* qui accompagnent le délivre sont utilisées dans le même but.

SINGE

Le singe (*querd*, *chadi*) est recherché pour son sang, qui passe pour guérir la lèpre (*gidem*).

En Algérie, avant l'occupation française, les lépreux, surtout ceux venant du Hodna et du Soudan, devaient, pour se guérir, manger chauds et saignants sept cœurs d'hommes et sept cœurs d'ânes et se frotter ensuite avec le sang de leurs victimes. Pour se procurer les cœurs d'hommes, ils rôdaient autour des douars, volaient des enfants, leur ouvraient la poitrine et leur arrachaient le cœur avec les mains, d'où le nom de *Sella-elgloub* (arracheurs de cœurs), qu'on leur donnait. Aujourd'hui encore, quand une femme arabe veut effrayer ses enfants, pour les empêcher de trop s'éloigner des habitations, elle leur parle du Sella-elgloub.

ÉCHOS

Une Société d'Études Psychiques vient de se fonder à Montpellier. Siège Social : rue Dom Vaissette, n° 10.

Cette Société comprend actuellement 22 membres, des médecins, des professeurs, des ingénieurs, des hommes de lettre, des membres de la Société astronomique de Montpellier.

M. Léon Combes, notre jeune collaborateur, en est le Secrétaire général.

M. Léon Combes, qui a prononcé le discours d'inauguration de la Société, a fait sous ses auspices, le 19 mars, une nouvelle conférence à la salle des Concerts du Grand Théâtre municipal sur les

Considérations générales sur l'ésotérisme et l'éthique des Sciences Psychiques.

Tout le Montpellier universitaire et intellectuel, plus de 900 personnes, assistait à cette conférence, qui fut suivie de projection d'art des temples antiques, faite par la section artistique de la Société littéraire et artistique de Montpellier, dont notre collaborateur est également secrétaire général.

M. Léon Combes est en outre le délégué, à Montpellier, de l'Ordre Martiniste. Nous publierons le compte rendu de sa conférence, pris dans les journaux régionaux et locaux.

ORDRE MARTINISTE

Notice sur le travail du F.·. Benttiram. — La valeur des sciences et la trisection de l'angle.

Au début de son très intéressant travail le F.·. Benttiram discute de la valeur réelle des sciences en général.

Elles veulent découvrir l'essence des phénomènes : y arrivent-elles ? Nous pouvons mettre en doute leur valeur théorique puisque à leur base nous trouvons des postulats indémontrables, que l'on peut nier à priori.

L'auteur cite alors les postulats d'Euclide, niés par certains mathématiciens. Quelles valeurs ont ces axiomes ? Nous ne pourrions le dire puisque les mathématiciens du temps d'Euclide avaient conclu que la surface terrestre était plane. Partant de là nous pouvons bien mettre en

doute les dogmes mathématiques ayant cours aujourd'hui.

Il n'y a que celui qui connaîtrait l'essence même des choses qui pourrait en discuter. L'expérience humaine n'étant fondée que sur ce qu'il perçoit, sur des apparences, ne peut conduire qu'à un résultat bien aléatoire.

Quant aux calculs astronomiques, il y a une réserve à faire au point de vue pratique. On calcule la marche apparente des astres. Peu importe que ce que nous voyons ne soit pas conforme à la vérité exacte. Il n'en est pas moins vrai que si nous pouvons établir quel sera l'aspect du ciel dans dix ans par exemple, le but cherché sera atteint. Il n'est pas question là de calculer exactement la parallaxe d'un astre. Nous savons très bien qu'une erreur de 1/1000 de seconde correspond dans l'espace à plusieurs milliers de kilomètres. Mais ces distances étant évaluées en rayons terrestres, l'erreur n'est pas énorme. Ceci dit seulement au point de vue pratique : les réserves faites par l'auteur au point de vue de la vérité sont en tous points acceptables.

Nous ne pourrons suivre l'auteur dans sa discussion des lois de la chimie, étant donnée notre incompétence. Mais à priori, nous pouvons admettre ses conclusions si nous concevons que la matière est vivante et libre ainsi que tout ce qui constitue la création. Ainsi peuvent s'expliquer tous les phénomènes qui viennent se produire en contradiction avec la loi admise par les savants.

Nous conclurons avec l'auteur :

Toutes les sciences sont utiles, parce qu'elles nous renseignent sur la manière de produire les phénomènes (valeur pratique), et inutiles lorsqu'elles cherchent à les expliquer (valeur théorique).

Nous devons donc respecter tous les modes d'investigation scientifique reconnus ou non.

NOTRE CONGRÈS

Indépendamment de l'adhésion des Occultistes Parisiens, nous avons reçu de la Province et de l'Etranger des encouragements nombreux. Ne pouvant relater toutes les adhésions qui nous parviennent, nous nous bornerons à signaler les principales :

Albert Jounet, à Saint-Raphaël (Var).
Ernest Bosc, à Nice (Alpes-Maritimes).
Gaston Bourgeat, à Monte-Carlo (Principauté).
Mme Alméras Rosewig, à Genève (Suisse).
Rapy, à Troyes (Aube).
Mme Claudine Armand, à Viviers (Ardèche).
Kadir, à Saint-Quentin (Aisne).
Charles Desioge, à Lamachine (Nièvre).
Leguey, à Châteauroux (Indre).
Mme Mollard, à Bourgoin (Isère).
Herbaudier, à Tours (Indre-et-Loire).
Duclouel fils, à Le Dezert (Manche).
Jousseaume, à Villac par Blanzac (Charente).
Capitaine Adjudant-Major Lachat, à Romans (Drôme).
Boucher aîné, à Bernay (Eure).
J.-L. Vilkens, à Bons-Saint-Didier (Haute-Savoie).
Esquerrée, à Lasseran (Gers).
Emile Moreau, à Mâcon (Aube).

Nous avons également reçu un certain nombre de lettres intéressantes.

État financier du Congrès

Frais d'imprimerie (circulaires, papiers entête, etc.) . . . . 106 fr. »»
Frais divers (timbres, envois, etc.) . . . . 37 fr. 60

Première liste des adhérents au Congrès.

Musseau	5	francs
Norbert Seurette	5	—
Farcy	2	—
Rapy	5	—

Buchère	10	—
Coué	5	—
B.	5	—
Chacornac	25	—
Desbarolles	5	—
Jounet.	20	—
Cléophas	2	—
Hourgeat	5	—
Mollard	3	—
Armand Claudaine	2	—
(Anonyme)	2	—
Duclouet	2	—
Herbandier	2	—
Jousseaume	5	—
A	3	—
J.-L. Wilkens	50	—
Royer	10	—
Lachat.	2	—
Dubourg	10	—
Dumas.	5	—
Boucher	10	—
Total.	190 francs	
Reste en caisse.		46 fr. 40

Les frais d'organisation exigés par ce Congrès, afin de lui donner toute l'ampleur et l'importance qui lui sont dus, seront d'environ 1.500 francs.

La Commission d'organisation prie donc tous nos amis de bien vouloir lui adresser dans le plus bref délai leur adhésion, afin de couvrir tous les frais.

Le Secrétaire Trésorier,

Paul Marchand.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

JOHN-ANTOINE NAU. -- **La Germia. Messein.**

La Germia est un roman puissant où s'entrechoquent, s'entrecroisent et s'enlacent deux mondes, deux plans d'existence : le plan astral et le plan physique. Les personnages appartiennent à l'un ou à l'autre. Le principal, Marrox, est un pauvre hère qui traine, dans les bars et les tripots, une misérable et peu honorable vie. C'est un passif qui s'enlise de plus en plus dans la boue. Il en est tiré par un occultiste, Aram, qui a deviné, en lui, des qualités médiumnimiques remarquables. Ce dernier cherche à les utiliser pour entrer en relations avec une amie tendrement aimée, Rosie, qu'il a perdue. Mais ce n'est pas elle qui se manifeste à Marrox, c'est la Germia une élémentale, qui a aimé celui-ci, il y a des siècles, dans une précédente existence.

A partir de ce moment, la Germia devient comme le *Deus ex machina* qui décide, dirige, précipite et dénoue l'action. Elle est d'une merveilleuse beauté, mais cruelle et férocement jalouse d'Ida, une amie d'enfance que Marrox a retrouvée, après l'avoir longtemps perdue de vue, presque oubliée. C'est elle qui arme et dirige le bras de Marrox pour frapper et égorger Ida. Entre temps, Aram a réussi à voir Rosie, — grâce à Marrox et à un savant brahmane; mais cette vue lui cause une joie tellement grande qu'il en meurt.

Aram et Rosie, Ida et Marrox, qui est mort au bagne, continuent à vivre et à évoluer dans l'au-delà. Les deux couples ont reconstitué l'être androgynique primitif : d'un côté c'est Aram-Rosie, de l'autre Ida-Marrox. Dans chaque couple, lui est devenu elle, et elle est devenue lui, sans cesser d'être.

Ce roman, qui est plutôt occultiste que « spirite-hétérodoxe », comme l'indique le sous-titre, — est habilement construit et décèle, chez l'auteur, une imagination puissante. M. Nau écrit une langue chaude, colorée et expressive, mais d'une allure un peu trainante parfois.

J. Péladan. — **Introduction à l'Esthétique**, Sansot et Cie.

Le Sar n'est plus le Sar. Depuis quelques années, il s'appelle Péladan tout simplement, comme d'autres s'appellent Dupont ou Durand. Le Grand-Maître de la Rose-Croix du Temple et du Graal a jeté aux orties la vieille défroque babylonienne de Sar Mérodack, dont il s'était affublé naguère pour qu'on le distinguât dans l'obscure et anonnyme foule. M. Péladan, — qui l'eût cru ? — s'est embourgeoisé; M. Péladan, — qui l'eût dit ? — s'est démocratisé.

Personne ne se souvient plus du salon de la Rose-Croix, sauf peut-être un homme. Ce n'est M. Péladan que je veux dire : c'est son féal commandeur, M. le comte de Larmandie, qui semble préférer le Sar Mérodack à Péladan et qui, dans l'*Entr'acte Idéal*, le compare « aux plus grands cerveaux qui aient jamais honoré l'intellectualité humaine ».

Après avoir prononcé, en cinq ou six volumes, l'oraison funèbre des sciences occultes, — que lui seul croit mortes, — et écrit quelques tragédies, — M. Péladan fait de la critique d'art. Il en a toujours fait d'ailleurs. M. Péladan fait de la critique en attendant d'être nommé... conservateur au Louvre. Je crains qu'il ne s'y prenne mal. Il éreinte un peu trop les critiques qui furent ou qui sont plus ou moins officiels comme Taine, Müntz, Eugène Guillaume, André Michel. Ce n'est pas peut-être très diplomatique.

Au demeurant, et c'est là l'important, M. Péladan di, de fort bonnes choses touchant la critique allemande l'enseignement esthétique dans les écoles et l'éducation artistique du peuple par le Louvre. A part quelques exagérations, — car M. Péladan prend volontiers et systématiquement le contre-pied des idées généralement reçues, fussent-elles excellentes, — on trouvera dans son opuscule quelques judicieux conseils et quelques remarques intéressantes.

« Un beau corps au repos, écrit-il, ne manifestant que l'harmonie de ses proportions, est un hymne à la paix. »

C'est aussi un appel, aurait-il pu ajouter, au calme qui

triomphe des passions, à la sérénité consciente qui dit la maîtrise de l'esprit sur le corps.

« Christianisée, mais non civilisée, l'Espagne n'eut d'autre muse que l'ardente âpreté de sa foi. »

On ne peut formuler contre le christianisme de critique plus grave. Est-ce que M. Péladan ne serait plus catholique? Ou n'aimerait-il dans la religion romaine que la part de paganisme qu'elle contient? S'il en est ainsi, je lui sais gré de son franc aveu.

∴

JEAN RICQUEBOURG. — **La Terre du Dragon.** Sansot et Cie.

HÉLÈNE VACARESCO. — **Nuits d'Orient,** *Id.*

Le premier de ces volumes est une suite d'études, — empruntant parfois la forme du conte ou de la nouvelle, — sur les traditions, les croyances et les superstitions, les mœurs et l'âme de la race annamite. Il n'y a rien de plus curieux que la légende de la Montagne de marbre, et de plus attrayant que les récits intitulés : le Bonze, Tri-le Menuisier, la Rizière de Trân-Câu.

La Terre du Dragon et surtout *les Nuits d'Orient*, — petit recueil de légendes fabuleuses et jolies empruntées au folklore roumain, — rappellent la poésie fraîche et charmante des vieux contes de fées. L'homme y est en relations constantes avec les forces occultes de la nature qu'il personnifie et déifie et dont il subit les effets, doux ou terribles, bienfaisants ou malfaisants.

∴

EDOUARD MAYNIAL. — **La Vie et l'œuvre de Guy de Maupassant.** Mercure de France.

S'il est une vie et une œuvre au plus haut point instructives pour l'occultiste, c'est assurément la vie et l'œuvre de Maupassant. Celle-ci est le miroir fidèle de celle-là. L'histoire, notamment, des états pathologiques de cet écrivain, est décrite, dans son œuvre, pour ainsi dire au jour le jour, comme le démontre M. Maynial. De 1884 à 1891, toutes les étapes du chemin qui mène à la folie sont parcourues par Maupassant et analysées et notées par lui dans certaines nouvelles, de *Clair de Lune*, *Au*

Soleil, *les Sœurs Rondoli*; ensuite dans *le Horla*, *Sur l'Eau*, *l'Inutile Beauté*. C'est d'abord la peur vague, les hallucinations, le dédoublement, puis l'idée fixe, l'obsession, la possession, enfin la folie. L'étreinte de l'inconnu hostile, des forces désagrégeantes et vampiriques ont achevé leur œuvre de destruction. De ce beau tempérament d'écrivain, de cet homme solidement bâti, il ne reste plus qu'une loque humaine, un numéro de maison de santé.

L'ouvrage de M. Maynial est écrit avec sincérité. Il est empreint d'un profond attachement pour l'auteur du *Horla*, qui le méritait bien, du reste, pour ce parfait écrivain qui illustra si bellement les lettres françaises.

***

JACQUES BALLIEU. — **Contes fleurette**, Sansot.

Episode de la vie d'Henri IV, très joliment et très finement conté. Le Béarnais aurait eu pour amante, dans sa prime jeunesse, une de ces belles et gracieuses filles des champs, qui mourut d'amour pour lui et qu'on appelait Fleurette. De là viendrait l'expression : contes fleurette. On assure qu'Henri IV n'oublia jamais cette suave aventure.

***

DULAURE. — **Des Divinités Génératrices chez les anciens et les modernes**. Mercure de France.

Réimpression du célèbre ouvrage de Dulaure, paru en 1805. On sait que Dulaure s'inspirait des idées de Dupuis sur l'origine des cultes.

En un chapitre complémentaire, M. A. van Gennep, partant de quelques faits nouvellement connus, rectifie les théories anciennes et expose les nouvelles interprétations maintenant admises. Les ouvrages auxquels M. van Gennep se réfère sont très nombreux. Leur liste forme comme une sorte de bibliographie de la matière.

***

LÉON SÉCHÉ. — **Lamartine de 1816 à 1830. Elvire et « les Méditations »**, avec le portrait d'Elvire en héliogravure. Mercure de France.

Étude très consciencieuse et très fouillée, contenant de

nombreux documents inédits, sur Elvire et son chantre et sur l'Ecole romantique à son aurore. — En appendice, notice importante sur un précurseur de Lamartine : Charles Loyson, et un curieux portrait graphologique et physionomique d'Elvire.

JACQUES BRIEU.

BIBLIOGRAPHIE

L'Art et l'Hypnose, par E. MAGNIN. F. Alcan, éditeur.

Voici un bel effort d'Art et de Science et je suis heureux de présenter en quelques mots ce beau volume aux lecteurs de *l'Initiation*. Il rentre dans leurs études habituelles et sa forme artistique, véritablement exquise, suffirait seule à le recommander. L'auteur, M. Magnin, est un magnétiseur connu qui consacre ses forces à la guérison des malades. C'est en soignant une jeune femme, Mme Madeleine, qu'il se rendit compte un jour de son extrême sensitivité pour les vibrations sonores. Il fit alors pendant plusieurs années de très sérieuses, très longues et très fréquentes expériences, qui furent fixées par la photographie d'une façon tout à fait remarquable. — Chacune des poses du sujet est un tableau véritable et renferme un trésor d'inspiration pour les artistes. Puissent-ils comprendre enfin que le modèle idéal serait un magnétisé !

Quant aux occultistes, ils trouveront, dans cette œuvre, un grand nombre d'idées nouvelles et intéressantes sur les différences entre l'hypnose et le magnétisme, sur les limitations de l'hypnotisme, la suggestion, etc. Ils y verront enfin l'opinion du docteur Papus, une étude de Dace sur les signatures de Madeleine et de nombreuses attestations de savants, d'artistes et de journalistes.

C'est donc un livre à lire et à relire et qu'on retrouvera toujours avec plaisir dans sa bibliothèque.

G. PHANEG.

***

Nous avons l'avantage et le plaisir d'annoncer à no chers amis lecteurs l'apparition de

Hiram. — Revue d'Etudes symboliques et Initiatiques Organe français de la grande Loge swédenborgienne de France et du Rite Espagnol, sous la haute direction de Papus, avec la collaboration des meilleurs écrivains occultistes modernes.

Cette nouvelle revue est le complément logique et nécessaire de *l'Initiation* et nos lecteurs y trouveront des renseignements absolument inédits en même temps qu'une grande satisfaction littéraire.

Voici le sommaire de son premier et très curieux numéro :

Hiram. — Questions proposées au couvent des Philalètes. — Au F.·. de France. — Discours de la S.·. Patronnesse à la réception d'une S.·. de l'Ordre de l'Etoile de l'Est, U. S. A. — Rite national espagnol. — Les Grades maçonniques.

Abonnements : Un an, 3 francs. Etranger 4 francs. Le numéro, 0 fr. 30

Rédaction et administration 13, rue Séguier, Paris.

***

Nous avons reçu la lettre suivante :

Mayenne, le 2 mars 1907.

Frère

Je vous prie fraternellement de vouloir bien me faire le plaisir d'annoncer la naissance d'une nouvelle publication d'ordre purement prophétique, intitulée : *Cieux Nouveaux et Terre Nouvelle*. Elle paraîtra tous les dimanches. J'ai écrit paraîtra, mais il en a déjà paru 3 numéros. Aucun des 75 grands journaux de France à qui j'ai envoyé des exemplaires de ces premiers numéros n'a eu l'amabilité d'annoncer ma naissance ! Dites aussi, si cela vous plaît, que le rédacteur de cet Évangile de la Nouvelle Jérusalem a les prétentions suivantes : Il est le Consolateur ou le Paraclet que Jésus-Christ, la veille de sa mort, promit à ses disciples de leur envoyer

quand leur intelligence serait suffisamment ouverte pour comprendre l'explication scientifique de toutes choses. Oui, je suis l'Esprit de Vérité, je suis Manu, Mani ou Ménès, Moïse, Minos, Isaïe, Jean ? revenu au milieu de vous, mes frères. Et, dans cette incarnation, dans ce dernier avatar, je m'appelle Hauping, votre humble serviteur, qui vous souhaite à tous santé, prospérité, réussite dans vos entreprises, accomplissement de vos désirs, réalisation de vos souhaits, comblement de vos vœux. Ainsi soit-il !

HAUPING.
à Mayenne (Mayenne).

Le prix de l'abonnement variera suivant le nombre d'abonnés. *Cieux Nouveaux et Terre Nouvelle* est vendu au profit exclusif des pauvres.

LIVRES NOUVEAUX

G. FABIUS DE CHAMPVILLE. — **Pour devenir lucide. La Lucidité et la Divination à travers les âges.** In-18 de 72 pages, avec 12 portraits et figures. Prix : 1 franc à la Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris.

M. Fabius de Champville, président de la *Société magnétique de France*, professeur d'Histoire et de Philosophie à l'*École pratique de Magnétisme et de Massage*, était tout désigné pour un semblable travail. Après avoir exposé quel est le mode de culture de l'état lucide et comment on peut y parvenir, il a su condenser en ce petit volume tout ce qui concerne la lucidité depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

On se souvient de la catastrophe de Courrières, qui a coûté la vie à tant de malheureux mineurs. L'auteur eut alors l'idée de consulter Mme Berthe, de l'Institut magnétique, dans le but de savoir, si, douze jours après la catastrophe, il y avait encore quelqu'un de vivant dans la mine. Il lui fut révélé, avec des détails que personne ne soupçonnait, que des chevaux et sept

mineurs étaient encore vivants, et que dans trois jours on en retrouverait plusieurs. En effet, trois mineurs furent remontés vivants.

Cette révélation fit un bruit considérable, jusque dans le monde savant, et le docteur Jacques Bertillon, chef des travaux statistiques de la Ville de Paris, en fit l'objet d'un mémoire qui fut lu et longuement discuté à la *Société de psychologie*, puis inséré dans *la Revue de l'hypnotisme*.

Avec les documents relatifs à ce fait, l'auteur a recherché, surtout dans l'antiquité, les faits de clairvoyance et de divination — qui sont très nombreux — et il en rapporte un certain nombre.

Illustré de figures spéciales, du portrait de plusieurs sibylles et de personnages qui ont joué un rôle important dans la divination, ce nouvel ouvrage constitue une monographie d'une réelle importance que tous les amateurs du merveilleux voudront posséder.

∴

Pour paraître vers le 15 avril, la *Librairie du Magnétisme* met sous presses l'ouvrage :

L. S. Fugairon. — **La Survivance de l'âme ou la Mort et la Renaissance chez les êtres vivants.** Etudes de physiologie et d'embryologie philosophiques, avec planches et figures dans le texte. — In-18 d'environ 400 pages, relié. Prix : 4 francs.

En voici la Préface.

Vivement sollicité par quelques amis, tant de France que de l'étranger, de publier le plus tôt possible le commentaire de mes deux articles parus en août 1895 et mai 1896 dans *l'Initiation* concernant *la Survivance de l'âme* et sa démonstration scientifique, je me décide à faire paraître quelques extraits du grand ouvrage que je prépare depuis plusieurs années.

Cette question de la survivance, qui intéresse les hommes au suprême degré, n'a jamais été traitée, au moins à ma connaissance, que par des philosophes ou des théologiens. Leurs arguments, toujours les mêmes, quelles

que soient les époques de leurs écrits, sont tirés : de la simplicité d une entité métaphysique appelée *esprit*, opposée à la complexité du corps; et de la notion d'une justice divine devant nécessairement récompenser les bons et punir les méchants. Ces arguments surannés ne frappent plus guère le cerveau des hommes de notre époque. Nos professeurs de philosophie n'osent plus affirmer catégoriquement l'existence d'une vie future et le plus grand nombre des savants ne croit même plus à l'existence de l'âme.

Quant à moi, j'ai toujours pensé que, s'il y a dans l'homme quelque chose qui corresponde à ce que l'on nomme habituellement *âme* et que ce quelque chose survive à la destruction de l'organisme charnel. la science expérimentale doit pouvoir le constater par les moyens dont elle fait ordinairement usage.

La question de la survivance de l'âme n'est pas, pour moi, un problème de métaphysique ou de théodicée, mais un problème d'*histoire naturelle* ou, si l'on aime mieux de *biologie*. C'est par l'observation des faits, par l'expérimentation biologique, par la méditation des phénomènes physiologiques et embryologiques, que, selon moi, le problème doit être résolu; et c'est ainsi, en effet, que je l'a traité.

L'ouvrage que je publie aujourd'hui et qui contient le fruit de mes méditations, montrera à ses lecteurs, jusqu'à quel point j'ai fait avancer la solution du problème.

Qu'il me soit permis de rendre ici un judicieux hommage à un savant Lyonnais, M. P. Camille Revel qui, ignorant mes arguments comme j'ignorais les siens, est arrivé à peu près aux mêmes conclusions que moi en suivant la même méthode. Les vues que nous avons échangées tous les deux et à diverses reprises, n'ont pu que nous convaincre que nous marchions ensemble sur le chemin de la vérité.

Docteur FUGAIRON.

∴

Mémoires sur Louis XVII illustrés d'après les estampes du temps. — Préface de Jules LEMAITRE. Introduc-

tion et notes de MAURICE VITRAC et ARNOULD GALOPIN. Editeur, Albin Michel, 59, rue des Mathurins, Paris. Prix : 2 francs.

Un fait de Sorcellerie au Gabon, chez les M'fangs ou Pahouins

A propos des sorciers du pays M'fang, le R. P. Trilles, un missionnaire bien connu, dans une conférence faite par lui, à Nantes, le 23 novembre 1906, cite un fait absolument étrange, incompréhensible, mais indiscutable et plusieurs fois constaté.

L'un d'eux lui dit un jour : « C'est demain le grand palabre de tous les sorciers de la région ; nous devons tous être réunis à tel village. » Or, le village en question était à trois jours de marche de l'endroit ; et le R. P. Trilles, ayant manifesté son étonnement et mis en doute la possibilité du fait : « Tu ne me crois pas, reprit le sorcier ; eh bien! viens ce soir dans ma case ; c'est de là que je partirai. » Le missionnaire, exact au rendez-vous, trouva le sorcier au début de ses préparatifs. Pour mieux vérifier, il lui dit : « Tu passeras chez un tel ; tu le connais bien ; il a été élevé à la mission ? — Oui, je le connais, dit le sorcier, et je le trouverai. — Tu lui diras de m'apporter vingt-cinq cartouches que j'ai laissées dans une caisse à tel endroit de sa case, et que je veux les avoir sans tarder. — Entendu, la commission sera faite. »

Après des gestes, des paroles, des chants, et l'intervention, suivant un rite déterminé, d'un serpent fétiche connu, le sorcier était tombé dans un profond sommeil, presque en léthargie. Le R. P. Trilles constate attentivement son état : les paupières sont molles, les yeux renversés, la sensibilité des pieds et des mains a disparu, le cœur bat d'une manière insensible. Le Père passe la nuit auprès de lui, sans s'éloigner même un instant, pour éviter tout subterfuge. Dans la matinée du lendemain, le sorcier se réveille lentement, regarde ahuri autour de lui, puis, apercevant le Père : « J'ai fait la commission, » dit-il, et il raconte tout au long la grande réunion à

laquelle il vient de prendre part. Le soir du troisième jour après cet entretien, arrivait à la mission un noir chargé d'une commission pour le R. P. Trilles. « Voici les cartouches que tu m'as fait demander par le sorcier, dit-il ! — Comment ! tu l'as donc vu ? — Non ; mais je l'ai entendu, la nuit, m'appeler et me dire de l'extérieur de ma case que tu voulais avoir cela aussitôt. »

Comment expliquer une aussi mystérieuse transmission de la pensée ? « Je laisse à chacun, dit le P. Trilles, le soin de conclure suivant son inspiration. Les uns diront... c'est le diable ; d'autres... je ne sais pas. Ce sont probablement ces derniers qui seront le plus dans la note juste. »

(*Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Nantes.*)

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort du Col. Olcott, un des trois fondateurs de la Société Théosophique.

Nous laissons à l'Invisible le soin de juger l'Esprit de ce brave Américain et à la Postérité, le soin de juger son œuvre.

Olcott est un de ceux qui prétendaient que les occultistes français font de la magie noire.

Nous lui pardonnons de grand cœur ses calomnies et nous espérons que son Karma lui sera léger.

PAPUS.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.D.-de-Lorette.

A 50 centimes

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 92 sur l'exercice de la médecine.

JOANNY BRICAUD. — *Dutoit-Membrini* (un disciple de Saint-Martin), d'après des documents inédits.

PELLETIER. — *L'Hypnotiseur pratique.*

SAINT-YVES D'ALVEYDRE. — Notes sur la tradition cabalistique.

Docteur TRIPIER. — *Médecine et Médecins.* Un coin de la crise ouvrière au dix-neuvième siècle.

ZHORA. — *Etudes tentatives,* ou Essai sur les Mystères de l'âme humaine et de la prière, avec Lettre-Préface de *Papus.*

A 30 centimes

ALBERT (*d'Angers*). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste,* de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2e Edition.

H. DURVILLE. — *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux,* avec 13 Figures.

— *Le Magnétisme des animaux.* Zoothérapie. Polarité.

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

VAN OBBERGEN. — *Petit catéchisme de Réforme alimentaire.*

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

Dr H. BOENS. — *Art de vivre.* Petit Traité d'Hygiène.

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine,* par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

H. DURVILLE. — *Rapport au Congrès* sur les travaux de la Ligue. Appréciation de la presse, arguments en faveur du Libre exercice de la médecine.

ELYUSS. — *Tout le monde magnétiseur et hypnotiseur,* ou l'art de produire le magnétisme, l'hypnotisme et le somnambulisme sans étude ni travail.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique,* d'après l'œuvre de M. *Simonin,* avec 1 Fig.

FANAU. — *Cours abrégé de Spiritisme.*

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine,* Pratique médicale chez les Anciens.

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

SECRETS *de la Cuisine américaine.*

A 15 centimes

DUNCAN. — *La Chimie des Aliments.*

VAN OBBERGEN. — *Notes sur le Nettoyage.*

LE FRUIT *comme moyen de Tempérance.*

PORTRAITS
Photographies et Phototypies à 1 franc

CAHAGNET, COLAVIDA, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave* JACOB, LAFONTAINE, LUYS, PAPUS, DE PUYSÉGUR, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*